

L'EMPIRE DES CICATRICES

Seb Le Rêveur



L'Empire des Cicatrices

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Sang et Iode	4
Chapitre 2 : Le Code Mort	12
Chapitre 3 : Territoire des Loups	20
Chapitre 4 : Acier et Peau	28
Chapitre 5 : La Ferme de Minage	36
Chapitre 6 : Soufre et Promesses	42
Chapitre 7 : L'Ombre du Patriarce	43
Chapitre 8 : Chasse à l'Homme	50
Chapitre 9 : Les Corniches de Cassis	58
Chapitre 10 : Le Grand Effondrement	66

Chapitre 1

Sang et Iode

L'odeur frappe avant le vacarme. Un mélange écœurant de cuivre chaud et d'ozone, une signature chimique qui s'agrippe au fond de la gorge. Marseille, à l'extérieur, n'est qu'une promesse de sel et de mistral, mais ici, dans les entrailles de ce hangar de l'Estaque, l'air est mort. Seule subsiste la chaleur sèche de milliers de cartes graphiques moulinant du vide, un vrombissement de ruche robotique qui sature l'espace et dévore toute pensée cohérente.

Mes talons claquent sur la grille métallique. Un bruit sec, militaire, qui tente de masquer le tremblement de mes mains dans les poches de mon trench en soie noire. Chaque pas est une profanation dans ce sanctuaire de silicium. Les ventilateurs hurlent, un cri constant à quatre-vingts décibels qui semble vouloir arracher la peau de mes tympans, tandis que les diodes des serveurs clignotent avec une régularité de métronome psychotique.

Puis, l'anomalie surgit au centre de l'allée 4.

Là où les câbles pendent comme des lianes de caoutchouc, mon père n'est plus un roi. Il est une erreur biologique dans un monde de circuits imprimés. Affalé contre une baie de stockage, la tête renversée, il fixe un plafond qu'il ne voit plus. La tache est sombre, presque noire sous la lumière crue des néons. Elle rampe entre les interstices du faux plancher, venant lécher les câbles d'alimentation avec une sorte de gourmandise obscène.

Le sang. C'est toujours plus lourd qu'on ne l'imagine. Ce n'est pas le rouge vif des écrans, c'est une boue de sienne, ferreuse et dense.

Je m'arrête à deux mètres. Mon cœur ne s'emballe pas ; il se fige. C'est cette faille en moi, ce vide narcissique qu'il a creusé à coups de silences méprisants pendant vingt-cinq ans, qui prend les commandes. Je ne ressens pas de tristesse, mais une insulte. Comment a-t-il pu laisser son empire, mon héritage, s'effondrer au milieu de ce vacarme électronique ? Sa gorge est une entaille nette, une seconde bouche qui semble rire de ma stupéfaction. Le cuir de ses Berluti est maculé. Un gâchis.

« Papa ? »

Le mot meurt dans le rugissement des machines. Un son ridicule, enfantin. Je déteste la faiblesse de ma propre voix. Mes narines se plissent sous l'assaut de l'iode qui remonte des soutes du port pour se mêler à l'odeur de la viande froide. Les serveurs continuent de miner, d'engranger des fortunes virtuelles tandis que le corps qui a tout bâti se vide de sa substance la plus réelle.

Soudain, une rupture de rythme.

Le vrombissement devient un bruit de fond lointain, effacé par une présence qui vient de glisser dans mon angle mort. Léo Valenti sort de l'obscurité, derrière une rangée de processeurs en surchauffe. Il ne court pas. Il marche avec cette assurance prédatrice qui me donne envie de lui griffer le visage et de me jeter contre lui dans le même mouvement. Son blouson de cuir sombre, ses cheveux décoiffés par le vent de la jetée, ses yeux... des éclats de verre qui ne reflètent aucune compassion.

Il tient quelque chose. Le métal accroche la lueur des diodes. Des menottes.

— Ne bouge pas, Sofia.

Sa voix est un murmure râpeux qui traverse le boucan des ventilateurs mieux qu'un cri. Elle se loge directement dans ma colonne vertébrale. Je redresse le menton, mes

doigts se crispant dans mes poches.

— Tu arrives tard, Léo. Il est déjà froid.

Il jette un coup d'œil distrait au cadavre, comme s'il s'agissait d'un détritrus gênant. Il vit dans la mort depuis trop longtemps pour la respecter. Il s'approche, piétinant la frontière invisible de mon territoire. L'odeur de son parfum — cuir, tabac froid et cette note métallique de flingue qu'il porte toujours sur lui — évince celle du sang. C'est plus enivrant, donc plus dangereux.

— Je ne suis pas venu pour lui, dit-il en s'arrêtant à quelques centimètres. Je suis venu pour ce qu'il a laissé derrière. Et pour toi.

Il lève les menottes. Le cliquetis du mécanisme est un coup de feu. Il joue avec, les faisant tourner autour de son index, un mouvement cruel et hypnotique. Je sens la chaleur qui émane de son corps, un contraste violent avec le froid du macchabée à nos pieds. Léo est une addiction déguisée en justice, un homme qui utilise la loi pour assouvir ses propres pulsions.

— Tu vas m'arrêter au milieu des cadavres ? C'est ça ton idée du romantisme, Valenti ?

Un sourire en coin étire ses lèvres, mais ses yeux restent de marbre. Il y a une faim en lui, une soif de me voir craquer. Il sait que la mort de mon père n'est que le premier domino d'une chute que j'ai orchestrée moi-même, sans prévoir qu'il serait là pour ramasser les morceaux.

— Tu es belle quand tu as peur, Sofia. Tes pupilles sont tellement dilatées qu'on ne voit plus le vert. On dirait deux trous noirs.

Il réduit encore la distance. Ma poitrine frôle le cuir de son blouson. L'oxygène

semble avoir été aspiré par les serveurs, ne laissant qu'un mélange de gaz carbonique et de désir toxique.

— Je n'ai pas peur, mentis-je dans un souffle.

— Si. Tu as peur de ce que je pourrais te faire. Et tu as encore plus peur d'aimer ça.

Il attrape mon poignet gauche d'un geste brusque. Le métal froid se referme sur ma peau avec une morsure sèche. Le choc me fait sursauter, mais je ne recule pas. Je ne peux pas. Son autre main vient se loger dans ma nuque, ses doigts s'enfonçant dans mes cheveux pour forcer ma tête en arrière. Mon regard percute le sien. Une collision. Une guerre.

— Ton père est mort, Sofia. Sa liste de traîtres est dans cette ferme de minage, quelque part dans ces pétaoctets de données. Tu penses régner sur Marseille avec tes petits secrets ? Tu n'es rien sans le code. Et le code, c'est moi qui l'aurai.

— Tu n'es qu'un flic qui joue au gangster parce qu'il n'a pas les couilles d'en être un vrai, lâchai-je entre mes dents.

Sa main se resserre dans mes cheveux, une douleur délicieuse qui me fait cambrer le dos. Il appuie son corps contre le mien, me poussant contre le rebord froid d'un serveur. Les ventilateurs crachent de l'air brûlant sur nos jambes. C'est un enfer technologique dont nous sommes les seuls démons.

— Je vais te dépouiller de tout, Sofia. De ton nom, de ton argent, de ta fierté. Et quand il ne restera plus rien, tu me supplieras de te remettre ces chaînes.

Il claque la seconde menotte, non pas sur mon autre poignet, mais sur un montant en acier du rack. Je suis attachée. Immobilisée au milieu du carnage, avec mon pire ennemi à quelques millimètres de ma bouche.

Il s'écarte lentement, savourant sa victoire. Il me regarde comme un collectionneur observe une pièce rare qu'il s'apprête à disséquer. Le contraste est insupportable : la technologie rutilante, le sang qui s'oxyde, et ce désir qui me brûle les entrailles malgré l'horreur.

— Tu restes là, ordonne-t-il. Le silence est la seule chose qui te reste.

Il se détourne et commence à inspecter les consoles. Le clic-clic des touches répond au cri des ventilateurs. Je suis là, prisonnière du métal et de ma propre ambition, forcée de regarder l'homme que je déteste fouiller dans les entrailles du pouvoir que je convoitais.

L'odeur de l'iode revient en force, portée par un courant d'air. Elle se mélange au fer du sang. Marseille nous regarde, cette ville-monstre qui dévore ses enfants et ne recrache que de l'acier et des regrets. Mon père est une tache sombre qui s'étend. Léo est une silhouette noire qui me vole mon avenir. Et moi, au centre de ce chaos, je réalise avec une clarté terrifiante que je n'ai jamais été aussi vivante que dans cet instant de ruine totale.

Chaque vibration des machines résonne dans mes os. Le froid du métal contre mon poignet devient une brûlure. Je regarde le dos de Léo, la tension de ses épaules. Il n'est pas un sauveur. Il est le prédateur qui a attendu que le vieux lion meure pour réclamer sa part. Et sa part, c'est moi.

— Léo.

Il s'arrête de taper. Il ne se retourne pas, mais je vois son cou se tendre.

— Tu ne trouveras rien sans moi. Le code n'est pas un chiffre. C'est une empreinte. Mon père n'avait confiance en rien qui ne puisse pas saigner.

Il se retourne enfin. Son visage est plongé dans l'ombre, seules ses prunelles captent la lumière bleue des écrans. Il revient vers moi d'un pas lent, mesuré. À chaque seconde, le poids du cadavre entre nous semble s'alourdir, une présence muette et accusatrice.

Il s'arrête devant moi et sort un couteau de sa poche. Une lame fine, un scalpel de rue. Il ne l'utilise pas pour me libérer. Il fait glisser la pointe le long de ma mâchoire, une caresse de glace.

— On va voir ce que tu es prête à saigner, Sofia Mancini.

Le bruit des serveurs monte d'un cran, un hurlement électrique qui semble vouloir couvrir nos crimes. Dans l'air saturé d'ozone, la première étincelle de notre guerre vient d'éclater. Ce n'est plus une question de justice. C'est une question de possession.

Je sens la pointe du couteau descendre vers ma gorge, juste au-dessus du pouls qui bat la chamade. Je le regarde avec toute la haine et l'envie que mon sang corrompu peut contenir.

— Fais-le, le défié-je. Mais n'oublie pas une chose, Léo. Dans cette ville, on ne possède jamais rien. On ne fait que l'emprunter avant que la mer ne reprenne tout.

Il rit. Un son sec, sans joie. Il range son couteau et plaque sa main sur ma bouche. Ses doigts sentent le métal.

— Tais-toi. Écoute.

Au loin, par-delà le cri des machines, un autre son s'élève. Des moteurs. Plusieurs. Des motos qui hurlent sur le bitume défoncé du port. La meute arrive. Les traîtres, les

capos, ceux qui sentent l'odeur du sang à des kilomètres.

Léo se rapproche encore, ses lèvres frôlant mon oreille.

— On n'a plus le temps pour tes jeux de pouvoir, Sofia. Maintenant, soit tu es avec moi, soit tu finis comme lui.

Il désigne le cadavre. La tache de sang a atteint mes pieds, imprégnant le cuir de mes talons. Le lien est fait. Le sang de ma lignée m'enchaîne à ce sol, à cet homme, à cette ville.

Je ferme les yeux un instant. Quand je les rouvre, il n'y a plus de peur. Juste une décision. Survivre, peu importe le prix. Peu importe si je dois me perdre dans l'étreinte de ce monstre.

— Ouvre ces menottes, Léo. Et je te donnerai ce que tu cherches.

Il me fixe, cherchant le mensonge dans mes iris. Il ne trouve que la vérité crue d'une femme qui n'a plus rien à perdre. Il sort la clé.

Le cliquetis de la délivrance est aussi brutal que celui de l'emprisonnement. Je masse mon poignet, la marque rouge gravée dans ma chair. Les phares balayaient déjà les vitres hautes du hangar.

Léo saisit mon bras, m'entraînant vers les ombres du fond. Nous courons entre les rangées de serveurs, poursuivis par le vrombissement incessant des machines qui continuent de calculer, indifférentes aux tragédies humaines.

Dans l'air vicié de l'Estaque, l'odeur du sang s'efface devant celle du plomb. Nous sommes deux prédateurs forcés de chasser ensemble, une alliance scellée dans l'iode et la trahison. Marseille peut bien brûler ; nous sommes déjà en enfer.

Je jette un dernier regard en arrière. Le patriarche est mort. La reine est en fuite. Et le bourreau est mon seul allié.

La porte du hangar grince sur ses rails, libérant un souffle d'air marin qui nous fouette le visage. C'est froid, amer, violent. C'est le goût de ma nouvelle vie.

— Cours, Sofia, souffle Léo dans mon cou. Ne te retourne jamais.

Et nous plongeons dans la nuit marseillaise. Les serveurs continuent de hurler derrière nous, un chœur électrique pour nos péchés à venir. L'iode et le sang. C'est tout ce qu'il reste. C'est tout ce que nous sommes.

Chapitre 2

Le Code Mort

L'asphalte de l'Estaque recrachait sa fièvre, une haleine de bitume fondu qui poissait les poumons à mesure que nous nous enfoncions dans les boyaux du port. Derrière nous, le hurlement des moteurs s'éteignait, dévoré par un labyrinthe de conteneurs empilés comme des monolithes de rouille. Ma respiration n'était plus qu'un râle, une cadence heurtée où l'adrénaline se mêlait à une terreur sourde, résonnant contre mes côtes. Le sang sur mes talons avait durci en une croûte sombre qui craquait à chaque foulée ; je marchais littéralement dans les débris de mon propre empire. Léo ne ralentissait pas. Sa main, étau de fer refermé sur mon poignet, broyait mes os et m'entraînait avec une brutalité méthodique vers un sanctuaire dont il était le seul architecte.

Nous atteignîmes enfin une carcasse de béton brut dominant la darse, un ancien silo à grains transmuté en bastion technologique. Ses meurtrières brillaient d'une luminescence bleutée, artificielle, presque venimeuse. Ici, l'air changeait de nature : le sel s'effaçait devant l'ozone. Les ventilateurs cyclopéens des fermes de minage, installés dans les entrailles du bâtiment, faisaient vrombir le sol sous mes pieds nus — j'avais abandonné mes escarpins quelque part entre deux hangars. Cette onde de choc électrique remontait le long de mes jambes, menaçant de désagréger ma volonté.

Léo projeta une porte blindée qui hurla sur ses gonds, me précipitant dans une salle saturée par l'éclat chirurgical des moniteurs. Le choc thermique fut instantané. L'humidité poisseuse de la nuit marseillaise s'effaçait devant un air filtré, sec, tranchant comme un scalpel. C'était le royaume des algorithmes, le caveau où le nom des Mancini s'était dissous en suites de zéros et de uns.

— Assieds-toi, Sofia.

Ce n'était pas une invitation, mais un décret, dépouillé de cette affection feinte qu'il avait portée comme un masque. Je m'effondrai sur une chaise métallique, la peau de mes cuisses frémissant au contact du froid. Léo se dressait devant moi, silhouette massive découpée par les néons. Il extirpa de sa poche un sésame en titane, un objet minuscule capable de racheter la moitié de la Méditerranée. Le Code Mort. La clé de cryptage des actifs que mon père avait verrouillés avec la paranoïa d'un homme qui se savait condamné.

— Tu sais ce qu'il recèle, n'est-ce pas ? murmura-t-il en faisant jongler l'artefact entre ses doigts agiles.

Je fixai le métal. C'était mon héritage. Mon linceul.

— Je sais que sans moi, tu ne franchiras jamais les protocoles biométriques, répliquai-je, ma voix retrouvant son tranchant aristocratique malgré l'épuisement. Tu as le support, Léo, mais j'ai la signature. Mon sang est le seul langage que ces serveurs comprennent.

Un sourire carnassier étira ses lèvres, mais ses yeux de prédateur restèrent de glace. Il réduisit l'espace entre nous jusqu'à ce que la chaleur de son corps vienne défier la climatisation industrielle.

— Ton sang, Sofia... C'est précisément ce qui m'obsède. Mais pas pour tes serveurs.

Il déposa la clé sur un bureau encombré de câbles et s'avança encore. Sa main se leva, lente, hypnotique, avant de se refermer sur ma gorge. Ce n'était pas une strangulation, mais une prise de possession. Son pouce écrasait ma trachée juste assez pour transformer chaque inspiration en un luxe qu'il choisissait de m'octroyer. L'effluve du cuir, de la poudre et de sa propre sueur m'assaillit, un poison qui réveillait en moi

une révolte viscérale doublée d'une attraction que je maudissais.

— Tu veux régner, reprit-il, sa voix descendant d'une octave pour vibrer contre ma peau. Tu veux laver l'affront, bâtir ton trône sur des pixels et des cadavres. Mais tu ne le feras pas seule. Et tu ne le feras plus selon tes règles.

— Je ne serai l'esclave de personne, articulai-je, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa chemise. Pas même la tienne.

Il laissa échapper un rire sombre qui sembla absorber la lumière.

— Esclave ? Non. Ce serait trop simple. Je veux ton abdication. Une soumission totale, Sofia. Pas celle que l'on arrache par la force, mais celle que l'on signe par pur instinct de perte. Tu veux ce code ? Tu veux devenir la reine de ce charnier qu'on appelle Marseille ? Alors tu dois m'appartenir. Ton corps, ton âme, et cette part d'ombre qui te fait jouir du danger.

Il relâcha brusquement la pression. Je haletai, l'air s'engouffrant dans mes poumons avec une brûlure exquise. Son regard me déshabillait, exposant ma faille la plus intime : ce besoin pathologique de contrôle qui me rendait, par un paradoxe cruel, dépendante de celui capable de me le ravir.

Le silence devint lourd, chargé d'une électricité statique qui hérissait mes bras. À l'extérieur, le tonnerre gronda, écho lointain de l'orage menaçant le Vieux-Port. Léo se détourna pour saisir un couteau de combat posé sur une étagère. La lame, en acier passivé, ne renvoyait aucun éclat. Lorsqu'il revint vers moi, ses yeux brillaient d'une ferveur presque religieuse.

— Un pacte, Sofia. Pas de contrats, pas de promesses. Une soudure charnelle pour sceller notre alliance.

Il saisit ma main droite. Ses doigts étaient frais, ses gestes d'une précision chirurgicale. Je ne reculai pas. L'ambivalence en moi était un gouffre. Je le regardai entailler la paume de sa propre main. Le sang perla, une ligne rubis, épaisse, qui s'étira avant de s'écraser sur le béton gris. Puis, il tourna la lame vers moi.

— Donne-moi ta main.

Je la lui offris, le bras ferme, malgré mon cœur qui cognait comme un animal en cage. La pointe effleura ma peau, caresse glaciale avant l'incision. La douleur fut fulgurante, une étincelle blanche derrière mes paupières. Je vis mon propre sang, celui des rois déchus, jaillir pour rejoindre le sien. Il lâcha le couteau, qui tinta lourdement sur le sol, et pressa sa paume contre la mienne.

Le contact fut un choc thermique. Nos fluides se mêlèrent, chauds et visqueux. Il serra ma main à en broyer les métacarpes, m'obligeant à me lever, à me coller contre lui.

— À partir de cet instant, tu es mienne, murmura-t-il, son souffle brûlant contre mes lèvres. Chaque décision, chaque pensée. Si tu me trahis, je ne te tuerai pas. Je te déconstruirai lentement, pixel par pixel, jusqu'à ce qu'il ne reste rien de la femme que tu crois être.

— Et si c'est toi qui me trahis ?

— Alors tu auras le privilège de regarder Marseille brûler depuis le premier rang.

Il pencha la tête, ses lèvres frôlant les miennes sans les presser, prolongeant une tension insupportable. C'était une torture, un jeu cruel où chaque seconde sans contact était une petite mort. L'odeur du fer nous enveloppait, nous isolant de la meute qui nous traquait. Mon corps me trahissait ; une chaleur sourde s'insinuait entre mes jambes, une reddition des sens face à l'homme qui venait de me dépouiller de

mon autonomie.

Il lut la défaite dans mes yeux. Mais au lieu de conclure, il recula. La froideur de la pièce me frappa de plein fouet, me laissant une sensation de manque immédiate, presque physique. Il essuya son sang sur son pantalon, me laissant là, la main levée, ensanglantée et tremblante.

— Le code, Sofia. Maintenant.

Il désigna un terminal biométrique encastré dans le bureau. Le passage brutal de l'intimité violente à la froideur des chiffres me fit l'effet d'une gifle. Il jouait avec mes nerfs comme s'il programmait une machine. Je m'approchai. Ma main blessée laissa une traînée rouge sur le verre immaculé. Des lasers balayèrent ma peau, lisant l'architecture de mes veines et l'ADN de mon sang frais. Sur les écrans, des cascades de lignes vertes s'affichèrent avec des cliquetis électroniques satisfaits.

— Accès accordé, déclama une voix synthétique.

Les millions apparurent. Comptes offshore, portefeuilles fantômes, titres de propriété. Le moteur de la guerre était là. Et Léo tenait les commandes. Je restai debout derrière lui, observant mon reflet dans un écran noirci. J'avais l'air d'une revenante, robe de soie déchirée, visage marqué par la fureur. Mais dans mes yeux subsistait cette étincelle narcissique qui m'avait toujours sauvée.

— Tu as ce que tu voulais. Pourquoi ne pas m'éliminer ?

Il s'arrêta de taper et tourna lentement la tête vers moi.

— Tu n'as toujours pas compris ? La clé n'est qu'un outil. Toi, tu es la pièce maîtresse. Les capos ne suivront jamais un étranger, même avec tout l'argent du monde. Ils ont besoin de la lignée. Et j'ai besoin de voir jusqu'où tu es capable d'aller pour la

préserver.

Il se leva, enroula une mèche de mes cheveux autour de son doigt et tira légèrement ma tête en arrière.

— Le pacte de sang n'était que le début. Tu vas apprendre ce que signifie réellement la soumission. Pas sous les coups, mais dans chaque souffle que tu prendras en sachant que je suis le seul rempart entre toi et l'abîme.

Il me lâcha et se dirigea vers la baie vitrée. Dehors, les premières gouttes martelaient le béton chaud, libérant une odeur de poussière mouillée.

— On reste ici pour la nuit. Demain, la ville se réveillera avec une nouvelle hiérarchie. Et tu seras à mes côtés, Sofia. Comme ma reine. Ou comme ma propriété. Le choix t'appartient encore... pour quelques heures.

Je m'approchai, me plaçant dans son sillage sans le toucher. Nous regardions la ville s'enfoncer dans la tempête. Les lumières du port vacillaient sous l'assaut du vent.

— Je ne serai jamais ta propriété, Léo Valenti.

— On parie ?

Il pivota brusquement, saisissant mes hanches pour me plaquer contre le rebord de la fenêtre. Le froid du verre dans mon dos, la fournaise de son corps devant moi. La tension atteignit son point de rupture. Ses yeux brûlaient d'une soif de destruction qui trouvait son écho exact dans mon propre besoin de pouvoir. Nous étions deux monstres dans une cage d'acier, attendant que l'orage nous dévore.

Un éclair déchira le ciel, illuminant la pièce d'une lueur livide. Je vis notre reflet entrelacé, image de violence et de beauté brute, avant que l'obscurité ne reprenne ses

droits. Le tonnerre éclata juste au-dessus, faisant vibrer les vitres.

— Soumets-toi, Sofia, murmura-t-il dans un souffle qui ressemblait à une prière. Soumets-toi, et je te donnerai le monde.

Je ne répondis pas. Je me contentai d'ancrer mes ongles dans ses épaules, y gravant ma haine et mon désir. La ville de Marseille pouvait s'étouffer sous ses propres miasmes ; ici, nous venions de coder notre propre ruine. Et c'était la sensation la plus exquise que j'aie jamais connue.

Je sentis la force de son corps contre le mien, rappel brutal de notre affrontement physique. Mais Léo ne fit pas un geste de plus. Il me maintenait prisonnière de son regard, savourant mon ambivalence.

— Tu as faim, Sofia. Faim de peur, de sang, de moi. Ton père t'a appris à tout contrôler, mais il a oublié de t'apprendre à gérer le vide une fois que tu as tout obtenu. Je suis ce vide.

Ses paroles s'enfonçaient en moi comme des lames de rasoir. Il avait raison. C'était là ma véritable faille : l'incapacité de me suffire à moi-même, ce besoin d'un miroir, même cruel, même brisé.

Il finit par me relâcher. Il se dirigea vers un matelas sommaire jeté au milieu des caisses de matériel.

— Dors. La guerre commence à l'aube. Tu auras besoin de tes forces pour ne pas flancher quand je te présenterai aux loups.

Je restai seule face à la mer. Ma main blessée lançait, une pulsation régulière qui me rappelait notre lien. Le Code Mort était actif. Le sang était versé. Dans le silence oppressant du bunker, je compris que je ne cherchais plus seulement à régner. Je

cherchais à survivre à l'homme qui venait de me voler ma liberté pour m'offrir un trône de cendres.

Le sol continuait de vibrer sous l'effet des serveurs, cœur électrique battant la mesure de ma chute. Dans l'air saturé d'ozone, je savais que plus rien ne serait jamais pur. L'iode et le sang. C'était notre seule vérité. Et j'allais m'en abreuver jusqu'à l'ivresse.

Chapitre 3

Territoire des Loups

L'aube sur Marseille est une plaie qui s'ouvre mal, une déchirure livide dans un ciel saturé de sel et de pollution. Le soleil peine à percer la chape de plomb qui écrase le Vieux-Port, révélant une ville mâchée, recrachée par la Méditerranée comme un déchet dont elle ne voudrait plus. Dans l'habitacle de la berline blindée, l'air est si dense qu'il semble falloir un scalpel pour le respirer. Léo conduit avec une raideur absolue, ses mains gantées de cuir noir enserrant le volant comme s'il étranglait une proie. Il ne me regarde pas. Il n'en a pas besoin. Sa présence est un bruit blanc qui sature mes sens, une onde de choc permanente qui paralyse ma capacité à feindre l'indifférence.

Sous la soie de ma robe fourreau, l'acier du pistolet mord la peau de ma cuisse. Ce contraste — la caresse du tissu contre la rigueur du métal — est mon unique ancrage. Je suis Sofia Mancini, l'héritière d'un trône de cendres, et je roule vers mon propre peloton d'exécution.

— Tu trembles, Sofia.

Sa voix est un froissement de papier de verre. Aucune compassion, seulement une observation clinique, presque gourmande. Je crispe mes doigts sur mon sac, sentant le relief du cuir de crocodile s'enfoncer dans ma paume.

— C'est l'adrénaline, Valenti. Ne confonds pas la peur avec l'impatience de te voir échouer.

Il laisse échapper un rire bref, un son sec qui meurt avant d'atteindre ses yeux. Ses

yeux, parlons-en : ils ont la couleur de l'asphalte après un accident de la route. On y voit le reflet de sa propre fin, et pourtant, l'instinct nous pousse à y plonger. Il braque le véhicule vers l'entrée sud du port autonome. Les grues géantes se découpent contre l'horizon comme les squelettes de titans déchus, leurs bras mécaniques figés dans une supplique muette. Ici, l'iode est corrompue par le gasoil et la rouille. C'est le territoire des loups, l'endroit où les contrats ne se signent pas à l'encre, mais aux fluides corporels.

Le hangar 14 nous attend, une gueule béante d'acier galvanisé. Devant l'entrée, trois SUV noirs sont garés en épi, moteurs tournants, libérant des volutes d'échappement qui dansent dans le froid. La meute est là. Moretti, l'ancien qui pue le tabac froid et la trahison ; Calvi, le boucher de la Joliette ; et les autres, les charognards qui attendent que le cadavre de mon père finisse de refroidir pour s'arracher les lambeaux de l'empire.

Léo coupe le contact. Le silence qui suit est plus violent qu'une déflagration.

— Souviens-toi du plan, dit-il en pivotant vers moi. Tu es la reine, mais je suis la main qui tient le sceptre. Si tu joues seule, ils te dépèceront avant que tu n'aies pu articuler une seule clause de ton précieux code.

Il avance sa main, ses doigts effleurent ma mâchoire. C'est un geste de possession pure. Il force mon visage vers le sien. Je peux compter chaque pore de sa peau, chaque cicatrice racontant une histoire de violence dont il est sorti vainqueur. Son souffle sent le café noir et le danger.

— Je ne joue jamais seule, Léo. Je joue avec ce que j'ai sous la main. Et aujourd'hui, j'ai un monstre en laisse.

Je me dégage de son emprise et sors avant qu'il ne puisse répliquer. L'air marin me fouette le visage. Je marche vers l'ombre du hangar, mes talons claquant sur le béton

avec une régularité de condamnée. Chaque pas est un calcul de risques. Derrière moi, je sens le pas lourd et assuré de Léo. Il ne me suit pas, il m'escorte. Il est l'ombre qui rend la lumière plus crue, plus impitoyable.

L'intérieur est vaste, sombre, haché par des projecteurs industriels qui créent des zones d'ombre propices aux embuscades. Au centre, une table de conférence en bois massif a été dressée, incongrue au milieu des conteneurs. Les capos sont assis, leurs visages sculptés par la lumière crue, masques de mépris et de cupidité.

— Sofia, tonne Moretti en se levant. On commençait à croire que tu avais choisi l'exil plutôt que la confrontation.

Son regard glisse sur ma silhouette, s'attardant sur la courbe de mes hanches avant de se fixer, haineux, sur l'homme qui me garde le dos.

— Et tu amènes un chien de garde ? Un Valenti ? Ton père doit se retourner dans sa tombe à une vitesse telle qu'on pourrait en tirer de l'électricité.

Je m'assieds en bout de table, là où mon père siégeait il y a encore soixante-douze heures. Je pose mes mains à plat sur le bois verni. Elles sont de marbre. À l'intérieur, mon cœur est une turbine en surchauffe.

— Mon père est mort, Moretti. Et avec lui, vos protocoles obsolètes. Léo Valenti n'est pas mon chien de garde. Il est mon témoin. Celui de votre soumission ou de votre élimination.

Un murmure s'élève. Calvi cogne la table du poing.

— Tu parles de soumission ? On veut ta tête, gamine. Tu as laissé le Code Mort s'activer. Les serveurs de ton père sont en train de griller nos réseaux, nos comptes, nos identités. On perd des millions à chaque seconde parce que tu ne sais pas tenir les

rênes. Donne-nous les accès, ou on te vide de ton sang ici même.

Je sens Léo se déplacer imperceptiblement derrière mon épaule droite. Sa main se pose sur le dossier de ma chaise. C'est une pression légère, mais je sais qu'il est prêt à briser des nuques au premier signal. Ou à me briser moi. La frontière est si ténue.

— Le code ne s'arrêtera pas, dis-je d'une voix monocorde, presque hypnotique. Il a été conçu comme un virus nécrotique. La seule façon de suspendre l'exécution, c'est une empreinte biologique croisée. La mienne... et celle de l'homme que mon père avait désigné comme mon exécuteur testamentaire.

Le silence de mort qui s'installe est savoureux. Leurs visages se décomposent.

— Léo Valenti possède la seconde clé, continué-je. Mon père ne vous faisait pas confiance. Il savait que vous seriez les premiers à piller son héritage. Il a confié ma survie à son pire ennemi, parce que la haine est une garantie plus solide que la loyauté entre voleurs.

Léo s'avance dans le halo de lumière. Il retire ses gants avec une lenteur calculée, presque érotique. Il pose ses mains nues sur la table. Ses doigts sont longs, puissants, marqués par des années de pratique de la brutalité.

— Messieurs, commence-t-il, et sa voix résonne comme un glas. Sofia dit la vérité. Mais elle omet un détail. Je n'ai aucune intention de vous rendre vos accès. Pourquoi le ferais-je ? En quelques heures, tout ce que vous possédez appartiendra à une structure dont elle et moi sommes les seuls architectes. Vous n'êtes plus des capos. Vous êtes des reliques.

Moretti sort une arme, mais il n'a pas le temps de viser. Dans une rupture de rythme brutale, Léo a déjà franchi la distance. C'est une explosion de mouvement. Il saisit le poignet de Moretti, le brise d'un coup sec — le craquement de l'os résonne contre les

parois métalliques — et plaque le visage du vieil homme contre la table. Le canon de son propre Glock est désormais enfoncé dans la bouche de Moretti, faisant couler une traînée de salive et de sang sur le bois précieux.

Les autres capos se lèvent, armes braquées. Je ne bouge pas. L'adrénaline se transforme en une chaleur liquide qui se répand dans mes membres. C'est ça, le pouvoir. Cette sensation d'être sur le fil du rasoir, entre la vie et le néant, et de trouver cela exaltant.

— Posez ça, ordonné-je. Maintenant.

— Tu crois qu'on a peur de crever ? rugit Calvi, bien que sa main tremble.

— Non, répliqué-je en me levant lentement. Je crois que vous avez peur de devenir insignifiants. Si vous tirez, vous mourrez. Si vous posez vos armes, vous devenez mes lieutenants dans un monde où vous n'aurez plus jamais à vous soucier de la police ou des frontières. On ne parle plus de trafic. On parle de contrôle algorithmique du monde.

Je m'approche de Léo. Il maintient toujours Moretti, qui gémit. Je pose ma main sur l'épaule de Léo. Le muscle est dur comme de la pierre sous le tissu de sa veste. Je sens sa chaleur, son odeur de prédateur, et une onde de désir toxique me traverse, me faisant frissonner malgré moi. C'est mon ennemi. Il veut me posséder, m'écraser, faire de moi l'instrument de sa propre rédemption. Et pourtant, en cet instant, il est la seule chose qui me fait me sentir vivante.

— Relâche-le, Léo.

Il tourne son regard vers moi. Pendant une seconde éternelle, je vois le conflit en lui : l'envie de presser la détente, de finir le travail, de s'abreuver de ce chaos. Puis, avec une lenteur chirurgicale, il retire l'arme et repousse Moretti qui s'effondre sur sa

chaise, tenant son bras brisé.

Léo se redresse, lissant sa veste comme si de rien n'était. La tension ne retombe pas, elle se cristallise entre lui et moi. Les capos ne sont plus que des figurants.

— Ils ont compris le message, murmure-t-il à mon oreille, ses lèvres effleurant presque mon lobe. Mais toi, Sofia ? As-tu compris le prix de cette alliance ?

Il ne s'agit pas d'argent. Le prix, c'est mon autonomie. En l'utilisant pour mater les loups, j'ai scellé mon pacte avec le diable. Je suis la reine, mais je suis désormais liée à lui par des chaînes invisibles forgées dans le sang et les pixels.

— Le prix est dérisoire par rapport à la vue d'ici, répliqué-je en regardant les capos baisser leurs armes.

— Sortez, dis-je d'une voix qui ne tolère aucune réplique. Moretti, fais-toi soigner. Calvi, tu centralises les rapports des fermes de minage pour midi. On se retrouve à la villa ce soir.

Ils partent, évitant de croiser mon regard ou celui de Léo. Quand le dernier SUV quitte le hangar, le silence qui s'installe est oppressant. Léo se tourne vers moi, envahissant mon espace vital jusqu'à ce que je sois obligée de reculer contre la table.

— Tu as été parfaite, Sofia. Une vraie petite manipulatrice. Ton père aurait été terrifié.

Ses mains s'appuient sur la table, de chaque côté de mon corps, m'emprisonnant.

— Ne parle pas de mon père.

— J'ai tous les droits. C'est moi qui ai tenu ta main quand tu as versé ton premier

sang. Tu n'es pas faite pour la paix. Tu es faite pour cet oxyde, pour ce froid, pour moi.

Il penche la tête, son nez frôlant le mien. L'odeur du fer et du sel est partout. Je devrais le repousser, sortir mon arme et lui loger une balle entre les deux yeux. Mais mes muscles refusent. Je suis fascinée par la noirceur de ses pupilles.

— Tu n'es rien d'autre qu'une addiction, Valenti. Une maladie dont je finirai par guérir.

— On ne guérit pas de ce qu'on est, Sofia. On en meurt, ou on l'embrasse.

Il ne m'embrasse pas. Il se contente de rester là, son corps à quelques millimètres du mien, me forçant à ressentir chaque battement de son cœur. C'est une torture raffinée. Il sait que l'attente est plus dévastatrice que l'acte. Il sait que je suis en train de me décomposer, tiraillée entre mon besoin de contrôle et mon envie d'être brisée par lui.

Le vent s'engouffre dans le hangar, faisant gémir les tôles. Marseille continue de s'agiter, ignorante du fait que son destin vient de basculer entre les mains de deux êtres qui n'ont plus rien d'humain.

— Tu penses avoir gagné aujourd'hui, reprend-il. Mais tu as seulement augmenté la mise. Les loups reviendront. Et quand ils le feront, tu te rendras compte que je suis la seule cage qui peut te protéger.

— Une cage reste une cage, Léo.

— Pas quand tu en détiens la clé. Mais pour l'instant, c'est moi qui la garde.

Il se recule brusquement, rompant le charme. Le froid reprend ses droits sur ma peau. Il se dirige vers la sortie, sa silhouette se découpant contre le rectangle de lumière

grise.

— Viens. La ville nous attend. On a un empire à finir d'incendier avant que le soleil ne se couche.

Je reste un instant seule, respirant l'odeur de la violence. Ma main tremble enfin, une vibration que j'étouffe aussitôt. Je regarde le sang de Moretti qui sèche sur le bois. C'est ma signature. C'est mon futur.

Je rejoins la berline. Le voyage ne fait que commencer, et je sais que chaque kilomètre nous rapproche d'un point de non-retour où même le code le plus sophistiqué ne pourra pas nous sauver de nous-mêmes. Marseille est à nos pieds, prête à être domptée, mais je sais que c'est nous qui finirons par être dévorés par son ombre.

Léo redémarre. La vibration de la machine se propage dans mon dos. Nous roulons vers le centre, laissant derrière nous la rouille, emportant le secret d'une domination sans fin. Le silence entre nous n'est plus une barrière, c'est un câble haute tension qui nous relie, prêt à griller quiconque oserait s'interposer.

Je ferme les yeux, imaginant les lignes de code qui défilent sous la ville. Des millions de pixels qui obéissent désormais à ma volonté... et à sa présence. Nous sommes les nouveaux dieux de ce chaos. Et comme tous les dieux, nous finirons par nous entre-déchirer pour le seul plaisir de voir si nous sommes capables de saigner.

Chapitre 4

Acier et Peau

La berline s'immobilise dans les entrailles d'un immeuble de béton brut, quelque part entre les docks dévastés et les hauteurs du Panier. Le garage exhale une odeur d'huile rance et d'ozone, l'air ionisé par le ronronnement des serveurs dissimulés derrière des cloisons ignifugées. Léo coupe le contact. Le silence qui suit n'est pas une absence de bruit ; c'est une masse solide, un bloc de graphite qui nous écrase contre le cuir surpiqué des sièges. Je reste immobile. Mes doigts sont soudés au rebord de la portière, les articulations blanchies par une tension que mon visage s'efforce de nier.

Il ne me regarde pas. Ses yeux sont fixés sur le mur de parpaings nus, là où l'éclat des phares agonise en un rectangle jaunâtre.

— Descends, Sofia.

Sa voix est un scalpel. Froide, précise, dépourvue de cette inflexion humaine qui permettrait une négociation. J'obéis, car l'inertie serait un aveu de faiblesse. Le sol est une morsure glacée qui remonte de mes semelles jusqu'à ma nuque. Nous montons par un ascenseur de service dont les câbles gémissent comme des suppliciés. Dans l'exiguïté de la cabine, l'oxygène se raréfie. Léo se tient derrière moi. Je perçois la chaleur irradiant de son corps, une menace silencieuse qui semble vouloir consumer le tissu de ma veste. Dans le reflet de l'acier brossé, mes yeux ne sont plus que deux fentes sombres, ma bouche une ligne de sang séché. Je ressemble à cette ville que je tente de dompter : une ruine magnifique entretenue par la haine.

L'appartement est une cage de verre et de métal noir suspendue au-dessus du vide. Par les baies vitrées, Marseille s'étale, constellée de lumières de chantier et de gyrophares

lointains. C'est ici que les algorithmes de mon père achèvent de dépecer l'avenir de la cité. Le bourdonnement des fermes de minage agit comme un battement de cœur artificiel, une pulsation constante qui fait vibrer les vitres jusque dans ma poitrine.

Léo jette ses clés sur une console. Le choc métallique ricoche contre les murs nus. Il retire sa veste, révélant la ligne tendue de ses épaules, la rigidité d'un homme qui a fait de la violence son unique grammaire.

— Le code, Sofia. Les accès fragmentés. Je les veux.

Je me tourne vers lui, le dos contre la paroi vitrée. Le vent frappe le verre derrière moi, rappelant l'abîme.

— Tu les auras quand je serai certaine que tu n'es pas déjà en train de me vendre. On ne confie pas les clés du royaume à un mercenaire qui joue les saints.

Il s'approche. Lentement. Chaque pas est une mesure de ma résistance. Mes poumons se contractent, l'air se fige. La distance s'étirole jusqu'à ce que l'odeur de tabac froid et d'ozone n'envahisse mon espace vital. Il lève une main. Mon corps se verrouille, une paralysie réflexe qui me cloue au sol. Mais ses doigts se referment avec une lenteur terrifiante sur ma gorge.

Ce n'est pas un étranglement. C'est une prise de possession. Son pouce presse juste en dessous de ma mâchoire, là où mon pouls s'affole. La pression est clinique. Il teste la vitesse de mon sang, le rythme de ma terreur.

— Tu parles de royaume, Sofia, mais tu n'es qu'une fugitive dans un bunker. Regarde tes mains.

Je refuse de baisser les yeux. Je sais qu'elles tremblent. Une vibration imperceptible que je tente de masquer en enfonçant mes ongles dans mes paumes, mais il le sent. Il

sent tout.

— Tu as soif de contrôle parce que tu es vide, murmure-t-il, sa voix descendant d'un octave contre mon oreille. Tu penses que le code comblera le trou que ton père a laissé en crevant. Mais le pouvoir ne se code pas. Il s'arrache.

Il resserre sa prise. Juste assez pour que l'air devienne une denrée rare. Mes yeux s'embuent, le paysage urbain se dilue en taches de lumière floues. Je refuse de porter mes mains à son poignet. Ce serait admettre qu'il dispose de moi. Je reste droite, le menton levé, offrant ma gorge à sa cruauté avec une arrogance qui me coûte chaque fibre de mon être.

— Brise-moi alors, articulé-je dans un souffle court. Fais-le maintenant. Ou dégage.

Un sourire sans joie étire ses lèvres, l'expression d'un prédateur qui vient de déceler la faille. Il me lâche brusquement, mais avant que je ne puisse récupérer, il saisit mon bras et me force à m'asseoir sur l'îlot central de la cuisine, un bloc de granit noir dont les arêtes me scient les cuisses.

Il sort une lame de sa poche. Courte, terne, faite pour l'usage, pas pour l'apparat. Il ne menace plus ma gorge. Il prend ma main droite et l'étale de force sur la pierre froide.

— On va tester ta loyauté envers ton propre empire. Le système nerveux est un circuit comme un autre. On peut le surcharger.

La pointe de l'acier se pose sur la pulpe de mon index. La pression est légère, mais la menace est totale. Mon cœur frappe contre mes côtes comme un animal enragé. Je fixe le métal, fascinée par le contraste entre le gris de la lame et la blancheur de ma peau.

— Le premier bloc, dit-il. Le protocole de chiffrement des actifs de Cassis. Donne-moi la clé, ou nous explorons ce qui se cache sous ta fierté.

Une goutte de sueur glisse le long de ma tempe. Le silence est devenu organique, habité seulement par ma respiration erratique et le ronronnement des machines.

— Jamais.

La lame s'enfonce. Pas assez pour trancher, juste assez pour rompre l'épiderme. La douleur est vive, électrique. Elle remonte le long de mon bras, un signal d'alarme que je traite avec une distance forcée. Je ne crie pas. Je me concentre sur la sensation du granit, sur le vent hurleur, sur la certitude que si je cède, je ne serai plus qu'une extension de sa volonté.

Léo observe ma réaction avec une attention chirurgicale. Il cherche le point de rupture, le moment précis où l'instinct de survie l'emporte sur l'ambition.

— Tu es têtue, Sofia. C'est ce que je préfère chez toi. C'est aussi ce qui te fera tuer.

Il déplace la pointe le long de mon doigt, traçant une ligne rouge parfaite. Le sang perle, rubis sombre sur la pierre noire. La douleur se transforme en une chaleur sourde. Mes muscles se contractent, mes doigts tentent de se refermer, mais sa main gauche les maintient plaqués avec la force d'un étau.

— Tu te souviens de ce que ton père disait ? Sa voix n'est plus qu'un souffle à quelques centimètres de mon visage. "Le sang est la seule monnaie qui ne dévalue jamais." Il avait tort. Le sang n'est qu'un déchet organique. Ce qui compte, c'est ce qu'on accepte de perdre pour ne pas le verser.

— Je n'ai... rien à perdre.

— Mensonge. Tu as peur de redevenir la petite fille qui attendait un regard. Tu as peur que sans ce nom, sans cette violence, tu ne sois qu'une ombre parmi les ombres

de Marseille.

Il accentue la pression. Un gémissement franchit mes lèvres, un son faible qui me dégoûte. Mes yeux rencontrent les siens. Ils sont profonds, dépourvus de pitié, mais brûlants d'une intensité qui me donne le vertige. Il n'y a pas de haine dans son regard, mais une reconnaissance. Il voit la bête en moi, celle qui se nourrit de ce traitement, celle qui trouve dans cette agonie une forme de validation.

Le contact de sa peau contre la mienne crée un court-circuit dans mes sens. La douleur et le désir s'entremêlent en une chimie toxique. Mon corps trahit mon esprit. Malgré la lame, une chaleur insidieuse se propage dans mon bas-ventre. C'est l'humiliation ultime : être excitée par l'homme qui me démantèle méthodiquement.

Il le voit. Il le sent au frémissement de mes cuisses contre le granit, à la façon dont mon souffle s'accélère. Il retire la lame. Le soulagement est brutal, presque aussi violent que l'entaille.

— Tu vois, Sofia ? Ton corps est plus honnête que ta bouche. Il sait à qui il appartient.

Il lèche la goutte de sang sur l'acier, ses yeux ne quittant jamais les miens. Le geste est d'une obscénité tranquille. Je reste pétrifiée, le bras toujours étendu comme une offrande sur le marbre.

— Ce n'est qu'un début, reprend-il en se redressant. On va passer la nuit ici. Et d'ici l'aube, soit tu m'auras donné les codes, soit il ne restera plus rien de la Sofia Mancini que le monde connaît. Tu seras vide. Et je te remplirai de ce que je voudrai.

Il s'éloigne vers le bar, me laissant seule sur mon piédestal de pierre. Ma main palpite. Le sang a cessé de couler, mais la marque est là, indélébile. Je regarde Marseille. La ville semble s'être tue, spectatrice de notre duel, attendant de voir qui, du fer ou de la

peau, finira par céder.

Je me laisse glisser de l'îlot, mes jambes flageolantes. Je marche vers la baie vitrée, posant mon front contre le verre glacé. Le choc thermique me rend une part de ma lucidité. Je ne suis pas brisée. Pas encore. Mais la faille est béante, et il a posé ses doigts dessus.

Léo s'approche à nouveau, un verre de whisky à la main. Il boit une gorgée, le regard perdu dans les lumières du port.

— Pourquoi fais-tu ça, Léo ? Pourquoi ne pas simplement m'abattre et prendre ce dont tu as besoin ?

Il rit, un son sec comme un craquement de branche morte.

— Parce que tuer est facile, Sofia. C'est une fin. Je ne veux pas que tu finisses. Je veux te voir continuer sous une forme que je puisse contrôler. Je veux voir ce qui reste quand on retire la couronne et qu'on ne laisse que la femme.

— Il n'y a pas de femme derrière la couronne. Il n'y a que du fer et de la rancune.

— On verra.

Il pose son verre et s'installe dans le grand fauteuil en cuir faisant face à la ville. Il m'observe en silence, comme un collectionneur devant une pièce rare qu'il s'apprête à démonter pour en comprendre le mécanisme. Le silence s'étire, pesant. Je sens le poids de son regard sur chaque parcelle de ma peau, une caresse invisible qui m'opprime plus que ses mains.

Je m'approche de lui, poussée par une impulsion que je ne maîtrise pas. Je m'arrête à un mètre, mes mains cachées dans mon dos pour dissimuler ma blessure.

— Tu penses que je vais céder parce que tu m'as fait mal ? J'ai été élevée par un monstre. La douleur est mon premier souvenir.

— Ton père utilisait la douleur pour t'apprendre l'obéissance, répond-il sans ciller. Moi, je l'utilise pour t'apprendre la vérité. L'obéissance est une contrainte. La vérité est une libération.

— Et quelle est-elle ?

Il se lève, comblant l'espace entre nous. Ses mains se posent sur mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une fermeté qui ne tolère aucune dérobaide.

— La vérité, c'est que tu aimes ça. Tu aimes être à ma merci. Tu aimes l'idée que je sois le seul assez fort pour te détruire. C'est ta seule évasion, Sofia. Le reste n'est que du bruit.

Je veux le gifler, hurler qu'il se trompe. Mais les mots restent bloqués, étouffés par la certitude glacée qu'il a raison. Ma paralysie n'est pas due à la peur. C'est une forme de consentement silencieux, une reddition des sens devant une volonté supérieure.

Il incline la tête, son souffle chaud sur mon cou. Ses lèvres frôlent ma peau, juste à l'endroit où il m'enserrait quelques minutes plus tôt. Le contraste entre cette tendresse feinte et sa violence réelle est un supplice raffiné.

— Les serveurs travaillent pour toi, Sofia. Mais ton corps travaille pour moi.

Il me lâche et se dirige vers la chambre, une pièce plongée dans l'obscurité, éclairée seulement par le reflet bleuâtre des moniteurs.

— Viens, ordonne-t-il. Nous avons encore beaucoup de couches à décrypter.

Je reste un instant seule face à l'immensité de Marseille. Mes mains tremblent encore, mais ce n'est plus le froid. C'est l'anticipation du prochain assaut. Je fais un pas vers l'obscurité. Chaque mouvement me coûte une part de ma dignité, chaque seconde m'éloigne de la femme que j'étais. Je suis en train de muter, de devenir une créature façonnée par l'acier et la volonté d'un homme qui ne connaît pas la rédemption.

Le vent siffle entre les immeubles, cri de fin de monde qui se perd dans le tumulte du port. À l'intérieur de la planque, le temps s'est arrêté. Il n'y a plus que lui, moi, et le code qui nous lie dans une étreinte mortelle. La guerre n'est plus dans les rues ; elle est ici, dans le tremblement de mes mains et dans la froideur de son regard.

Je franchis le seuil. L'obscurité m'enveloppe comme un linceul. Je sens sa présence avant de le voir, un centre de gravité qui aspire tout.

— Assieds-toi.

Je m'exécute, mes sens en alerte maximale. La suite n'est plus une négociation. C'est un démantèlement. Et alors que je sens ses mains se poser à nouveau sur moi, je réalise avec une horreur délicate que c'est exactement ce que je suis venue chercher. L'empire peut brûler, tant que je peux ressentir cette certitude d'exister à travers l'agonie qu'il m'inflige.

Le silence retombe, définitif. Dehors, la ville continue de miner ses secrets, ignorant que son futur se joue dans les soupirs d'une planque où l'acier a enfin trouvé la peau.

Chapitre 5

La Ferme de Minage

L'air de la nuit marseillaise n'était pas un souffle, mais une morsure chargée de sel et de gazole. Dans l'habitacle de la berline, le silence pesait plus lourd que le blindage des portières. Léo conduisait avec une décontraction insultante, une main nonchalamment posée sur le volant, l'autre jouant avec un briquet en chrome. Le cliquetis régulier du métal rythmait mon agonie intérieure. Sous ma veste de soie, je sentais le froid du Glock 17 contre ma cuisse, une présence parasite qui semblait pomper ma propre chaleur pour se nourrir. Nous longions les hangars du port autonome, ces carcasses dévorées par la rouille là où la ville cessait d'être une carte postale pour devenir un charnier à ciel ouvert. L'iode s'effaçait déjà devant une émanation plus âcre, plus électrique : l'ozone. Nous approchions de la Ferme.

— Tu trembles, Sofia, lâcha-t-il sans quitter la route des yeux.

Un sourire en coin étira ses lèvres, mais n'atteignit jamais son regard de prédateur.

— C'est l'adrénaline, mentis-je, la gorge serrée.

— Non. C'est la peur de te découvrir. Tu as passé ta vie à te contempler dans le miroir de ton père, à chercher une ressemblance qui te rassurerait sur ta légitimité. Mais ce soir, il n'y a plus de miroir. Juste de l'ombre et du sang.

Il gara la voiture derrière un empilement de conteneurs délavés. Le moteur s'éteignit, laissant place au bourdonnement sourd de l'usine de minage clandestine. C'était un vrombissement de ruche mécanique, des milliers de ventilateurs luttant contre la fièvre des processeurs qui s'essoufflaient à décrypter des chaînes de blocs pour le

compte de mon propre héritage. Le bâtiment devant nous était un bloc de béton aveugle, une verrue industrielle dont les grilles d'aération crachaient un souffle brûlant qui faisait onduler l'horizon nocturne.

Léo sortit et fit le tour pour m'ouvrir la portière. Il ne le faisait pas par galanterie, mais pour marquer son territoire, pour me rappeler que chaque pas que je faisais dans ce monde était une concession de sa part. Lorsqu'il m'aida à descendre, ses doigts s'enfoncèrent dans mon bras avec une brutalité calculée. Je sentis son haleine contre mon oreille, une caresse de glace.

— Le code de ton père est là-dedans, Sofia. Une partie de son âme digitale, protégée par des hommes qui n'ont pas encore compris que leur maître est en enfer. Si tu veux régner, commence par balayer les restes du passé.

Il me poussa vers l'entrée dérobée. Le contraste entre le froid de la nuit et la chaleur qui s'échappait du bâtiment me souleva le cœur. C'était comme pénétrer dans la gueule d'un fauve en pleine digestion. À l'intérieur, le bruit était assourdissant, une symphonie de serveurs en surchauffe qui rendait toute parole superflue. Les néons bleus et rouges clignotaient au rythme du trafic de données, transformant les allées en un labyrinthe psychédélique.

Léo se déplaçait avec une grâce féline, presque invisible dans cette forêt de câbles. Je voyais la sueur perler sur sa nuque, son t-shirt noir moulant ses muscles, et malgré la terreur, une pulsion obscure me poussa à vouloir toucher cette peau, à m'y ancrer pour ne pas être emportée par le chaos. Il se retourna brusquement. Son regard pointait vers le bout de l'allée. Deux gardes, des ombres massives armées de fusils à pompe, patrouillaient près du terminal.

Il se colla contre moi, écrasant mon corps contre la paroi froide d'une armoire de serveurs. La pression de son torse contre mes seins, la dureté de son bassin contre le mien, tout en lui hurlait la domination alors que nous étions à deux doigts de mourir.

Son odeur — tabac froid, savon coûteux et excitation — m’envahit, court-circuitant ma raison.

— Ils sont à toi, murmura-t-il, sa voix vibrant jusque dans ma cage thoracique.

— Quoi ? Non, Léo... je n’ai jamais...

— C’est le prix d’entrée, Sofia. On ne bâtit pas d’empire avec les mains propres. Tu voulais le code ? Il est écrit dans le sang de ceux qui le gardent. Sors ton arme.

Mes doigts tremblaient tellement que je manquai de lâcher le Glock. Léo posa sa main sur la mienne, guidant mes mouvements avec une lenteur sadique. Il arma la culasse pour moi, le clic métallique résonnant comme un glas. Il me propulsa vers l’avant, désignant la première cible : un homme au cou de taureau qui tournait le dos, ignorant que sa vie ne tenait plus qu’à l’hésitation d’une femme brisée.

L’air était saturé de poussière brûlée. Le premier garde se retourna. Ses yeux s’écarquillèrent. Dans ce bref instant, je ne vis pas un ennemi, mais le miroir de ma propre finitude. Ma main se crispa. Le coup de feu fut une déchirure, un éclair aveuglant qui brisa la monotonie des néons. Le recul me projeta l’épaule en arrière, mais je tins bon.

L’homme s’effondra, une tache sombre s’étendant sur son torse avec une rapidité obscène. Le second garde hurla, mais avant qu’il n’ait pu épauler, Léo m’avait déjà saisie par les hanches pour me stabiliser. Son corps servait d’ancrage à ma violence naissante.

— Encore, ordonna-t-il contre ma tempe. Ne le laisse pas réfléchir. Tue le doute, Sofia.

Je tirai à nouveau. Le bruit devint une drogue, chaque détonation m’éloignant un peu

plus de la Sofia Mancini qui pleurait jadis dans les bras de son père. Le second homme s'écrasa contre une rangée de processeurs, déclenchant une cascade d'étincelles bleutées qui illuminèrent son agonie. Le silence qui suivit, malgré le ronronnement des machines, fut la chose la plus terrifiante que j'aie jamais entendue.

Je restai là, le bras tendu, l'arme fumante. L'odeur du sang, chaude et cuivrée, se mêlait au plastique brûlé. Une fragrance de fin du monde. Je sentis mes genoux se dérober, mais Léo me rattrapa et me fit pivoter face à lui. Ses yeux brillaient d'une fascination malsaine pour la créature qu'il venait de mettre au monde. Il passa un doigt sur ma joue, recueillant une goutte de sang projetée, et l'étala sur sa propre lèvre avec une lenteur provocante.

— Regarde-toi, murmura-t-il. Tu es magnifique dans ta ruine.

Je voulais le maudire, mais je m'agrippai à sa veste, cherchant sa bouche avec une faim désespérée. C'était un baiser de guerre, un affrontement de dents et de langues où la douleur se confondait avec l'extase. Ma main s'enfonça dans ses cheveux, le tirant vers moi comme si je pouvais absorber sa froideur. Il répondit avec une brutalité qui me coupa le souffle, m'acculant contre les serveurs dont la chaleur me brûlait le dos.

— Le code, Sofia, souffla-t-il contre mes lèvres d'un ton qui n'était plus qu'un grognement. Prends ce qui t'appartient avant que le monde ne s'écroule.

Il me lâcha brusquement, me laissant chancelante. Il se dirigea vers le terminal, m'ignorant aussitôt, comme si cette passion n'avait été qu'une étape technique de son plan. Cette trahison immédiate me frappa plus durement que le recul du Glock. Il me traitait comme un outil. La haine qui m'envahit fut la seule chose qui me permit de rester debout.

Je m'approchai de l'écran. Mes mains tachées s'abattirent sur le clavier. Je posai mon

pouce sur le lecteur biométrique, sentant la petite décharge de chaleur. Des lignes de code défilèrent — des millions de dollars, des secrets d'État et la preuve irréfutable des trahisons qui avaient tué mon père.

— C'est fait, dis-je d'une voix devenue un fil d'acier. Le fragment est copié.

Léo se tenait derrière moi, son ombre recouvrant l'écran.

— Bien. Maintenant, nous partons. La police sera là dans cinq minutes. Tes amis capos ne vont pas tarder non plus à comprendre que la petite Sofia a cessé de jouer à la poupée.

Nous sortîmes en enjambant les cadavres sans un regard. La transition vers l'air frais fut un choc. Le ciel se teintait d'un gris sale. Dans la voiture, le silence revint, mais il n'était plus chargé d'attente. C'était la certitude d'une guerre totale. Léo fixait la route, son profil dur découpé contre les lumières du port. Je posai le Glock sur mes genoux. J'avais tué. L'horreur était étouffée par une soif de contrôle encore plus grande.

— Tu penses que ça fait de moi une reine ?

Il rit, un son sec et dénué de joie.

— Ça fait de toi une proie plus intéressante, Sofia. Le pouvoir n'est pas une couronne, c'est une cible dans le dos. Et maintenant que tu as goûté au sang, tu vas réaliser que tu ne pourras jamais plus t'en passer. Tu es à moi, non pas parce que je te possède, mais parce que nous partageons la même noirceur.

Il posa sa main sur la mienne, recouvrant mes doigts qui serraient encore l'arme. C'était une étreinte qui ressemblait à une strangulation. Marseille s'éveillait sous une chape de plomb. Je fermai les yeux, acceptant l'obscurité et la présence toxique de l'homme à mes côtés. Sofia Mancini était morte dans cette ferme ; ce qui en était

ressorti était une créature de pixels et de plomb.

Le trajet vers la villa de Cassis se fit dans une tension électrique. Je regardais mes mains, cherchant la trace du crime, mais elles paraissaient propres sous les lampadaires. C'était là le vrai danger : la monstruosité ne se voyait pas. Elle se ressentait dans le frisson qui parcourait ma colonne à chaque fois que Léo changeait de vitesse, sa jambe frôlant la mienne avec une insouciance calculée.

Le portail électronique s'ouvrit dans un gémissement. Léo coupa le contact.

— Bienvenue chez toi, Sofia. Profite de tes murs. C'est la seule chose qui te sépare encore du vide.

Je sortis sans répondre, emportant avec moi l'odeur de la mort et le fragment du code qui allait incendier la ville. Derrière moi, je sentis son regard brûler ma peau. Peu importe le nombre de personnes que je tuerais, je serais toujours, au fond de moi, sa plus belle destruction.

Chapitre 6

Soufre et Promesses

Chapitre 7

L'Ombre du Patriarce

Le vrombissement des serveurs s'engouffrait dans les tempes de Sofia comme un essaim de frelons électriques. Dans ce sous-sol de la villa de Cassis, l'air saturé d'ozone et de poussière brûlée collait la soie de sa chemise à sa colonne vertébrale. Les diodes bleues et vertes des unités de calcul clignotaient avec une régularité de métronome, projetant sur le béton brut des ombres saccadées — des spectres technologiques dansant la gigue des nouveaux rois de Marseille.

Sofia fixait l'écran. Ses doigts, dont le vernis écarlate paraissait noir sous cette lumière spectrale, restaient suspendus au-dessus du clavier. Elle venait d'ouvrir le dossier « Dotation ». Un mot élégant. Un mot de patriarche. Un mot qui puait la transaction et le mépris.

Le fichier audio commença à défiler. La voix de son père, ce baryton rocailleux qui avait longtemps été l'alpha et l'oméga de sa survie, s'éleva au-dessus du drone des ventilateurs.

— Elle est à vous, Moretti. Dès que le transfert sur le wallet offshore est confirmé, Sofia ne m'appartient plus. Faites-en ce que vous voulez. Une épouse, une monnaie d'échange, ou une dépouille. Sa valeur n'est plus dans son sang, mais dans le silence qu'elle achètera.

Le silence. Sofia crut sentir le plancher se dérober, remplacé par une fosse de glace vive. Chaque mot était une décharge de plomb dans son système nerveux. Elle ne pleurait pas ; elle n'avait jamais appris l'art de la défaite liquide. À la place, quelque chose en elle — cette petite flamme d'orgueil qui la maintenait debout face aux loups

— s'éteignit brutalement, laissant place à un vide sidéral.

Vendue. Non pas comme une reine pour sceller une alliance, mais comme un déchet toxique dont on se débarrasse au plus offrant.

— Tu as le teint de ceux qui voient leur propre fantôme, Sofia.

La voix venait de l'ombre, près de la porte blindée. Léo. Il s'appuyait contre le chambranle avec une nonchalance calculée, le pouce accroché à son ceinturon, mais ses yeux — ces pupilles de prédateur qui semblaient ne jamais ciller — étaient fixés sur elle avec une intensité dévorante. Léo Valenti. L'homme qui l'avait traquée pour le compte de son père, l'homme qui l'avait possédée avec la fureur d'un bourreau, et qui détenait sans doute déjà les clés de ce coffre-fort numérique.

Sofia ne se retourna pas. Elle savourait l'acidité du fiel qui lui montait à la gorge. Elle visualisa le cadavre de son père, déjà froid dans son caveau de marbre. Elle aurait voulu le déterrer pour le tuer à nouveau, plus lentement cette fois.

— Tu savais, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

Sa voix était blanche, dénuée d'humanité. Elle sonnait comme du métal frottant contre le béton.

Léo s'avança dans le cercle de lumière bleue. L'odeur de son parfum — tabac froid, cuir et cette sueur musquée qui n'appartenait qu'à lui — envahit son espace vital. Il posa une main sur l'épaule de la jeune femme. Une main lourde, possessive, dont la chaleur traversait le tissu fin.

— Je savais que ton père était une ordure, Sofia. Mais je ne savais pas qu'il t'avait estimée à un prix aussi dérisoire. Six millions de Tether pour la princesse des Mancini ? C'est une insulte au marché.

Il y avait une pointe de dérision dans sa voix, mais aussi une admiration malsaine. Il aimait la voir ainsi, brisée par la vérité, mise à nu sous le scalpel de la trahison paternelle. Il pensait sans doute que ce moment de vulnérabilité ferait d'elle sa proie définitive.

Sofia se tourna brusquement, arrachant son épaule à son emprise. Son visage était un masque de marbre. Elle ne cherchait pas de réconfort. Elle cherchait une cible.

— Une insulte ? répéta-t-elle. Tu penses que c'est une question de prix, Léo ? Tu penses que mon ego souffre du montant ?

Elle posa ses paumes sur le torse de l'homme, sentant le battement régulier de son cœur sous le coton. C'était le cœur d'un soldat qui se croyait maître du jeu. Elle laissa ses ongles s'enfoncer légèrement dans le muscle ferme.

— Ce que tu ne comprends pas, continua-t-elle, les yeux ancrés dans les siens, c'est que ce fichier vient de me libérer. Mon père n'a pas vendu sa fille. Il a brûlé le dernier pont qui me rattachait à cette ville, à ses lois... et à toi.

Léo fronça les sourcils. Sa main descendit vers la taille de Sofia, la serrant avec une force qui aurait dû lui arracher un cri. Il cherchait la fissure, l'instant où elle s'effondrerait pour qu'il puisse la consumer.

— Tu ne vas nulle part, Sofia. Tu es coincée entre les flics qui veulent ta tête et les Moretti qui attendent leur livraison. Et moi... je suis le seul rempart entre toi et un sac plastique au fond du Vieux-Port.

Sofia laissa échapper un rire sec. Elle se colla davantage contre lui, sentant la réponse biologique absurde de son corps à la violence de l'instant.

— Tu veux me posséder, Léo ? Tu veux être le nouveau patriarche, celui qui dompte la bête blessée ? Regarde-moi bien.

Elle saisit son visage entre ses mains, forçant le contact. Elle vit enfin la faille en lui : cette addiction au danger, cette étincelle de terreur délicate à l'idée qu'elle puisse le détruire.

— Il n'y a plus de bête, murmura-t-elle contre ses lèvres. Il n'y a qu'une terre brûlée. Mon père voulait me rayer de la carte ? Je vais raser son empire. Et si tu veux rester à mes côtés, tu devras accepter de n'être que l'instrument de ma haine, pas mon sauveur.

L'assurance virale de Léo vacilla. Il ne vit plus dans ses yeux le désespoir d'une victime, mais la détermination pure d'une nihiliste. Elle n'avait plus rien à perdre, ce qui la rendait infiniment plus dangereuse que lui.

Il la saisit par les cheveux, renversant sa tête en arrière. Une pression douloureuse, une revendication de force brute. Sofia ne broncha pas. Elle lui offrait sa gorge comme on tend une lame.

— Tu joues un jeu dangereux, Sofia. Je pourrais te livrer aux Moretti dès ce soir.

— Fais-le. Mais tu ne le feras pas. Parce que tu as besoin de ce frisson. Tu es accro à l'idée que je pourrais t'égorger pendant ton sommeil.

Léo sentit une décharge électrique remonter son échine. Elle avait raison. Sa droiture de mercenaire n'était qu'un vernis craquelé sur un besoin viscéral de chaos. Il baissa la tête, écrasant ses lèvres contre les siennes dans un baiser qui n'avait rien d'une caresse. C'était un choc de dents et de langues, un goût de fer et de colère.

Sofia répondit avec une fureur égale, ses mains griffant son dos sous la chemise. Dans

cet échange sauvage, le pouvoir changea de mains. Elle ne subissait plus l'étreinte ; elle l'utilisait pour s'ancrer dans sa nouvelle réalité. Chaque centimètre de peau contre peau était une négociation.

Elle se détacha de lui, le souffle court, les lèvres gonflées. Un sourire cruel étira sa bouche.

— Le code, Léo. Donne-moi le code du coffre de mon père.

Il resta immobile, la poitrine soulevée par une respiration erratique. Il l'avait volé dans le bureau du patriarche juste après le meurtre. C'était son assurance-vie, son moyen de pression ultime.

— Si je te le donne, je n'ai plus rien pour te tenir.

Sofia fit un pas en arrière, se réappropriant l'espace. Elle retourna vers les serveurs dont la chaleur semblait maintenant émaner d'elle-même.

— Si tu ne me le donnes pas, je brûle tout. Les preuves, les serveurs, nous deux. C'est ça que tu veux, Léo ? Une fin romantique dans les flammes ? Ou tu veux voir comment je vais mettre Marseille à genoux ?

Léo la regarda. Il vit la folie froide, cette absence totale de peur. Il comprit qu'elle ne bluffait pas. Sofia Mancini était morte dans cette pièce, remplacée par quelque chose de plus sombre, de plus efficace.

Il sortit de sa poche une petite clé USB en titane. Il la fit rouler entre ses doigts avant de la poser sur la table de métal.

— Tu vas te brûler les ailes, Sofia. Et je serai là pour ramasser les cendres.

— Non, Léo, répondit-elle en s'emparant de l'objet, son regard brillant d'une lueur nouvelle. Tu seras là pour regarder le monde brûler avec moi.

Elle inséra la clé. L'écran se satura de lignes de code, d'algorithmes de blanchiment, de listes de noms et de comptes offshore. Tout l'empire occulte de son père s'étalait devant elle, prêt à être détourné contre ceux qui l'avaient construit.

Elle sentit une extase glacée l'envahir. Elle n'était plus l'héritière. Elle était la fin de la lignée.

Elle se tourna vers Léo, qui l'observait avec un mélange de terreur et de dévotion absolue. Elle s'approcha de lui, déboutonna lentement les premiers boutons de son jean, ses yeux ne quittant jamais les siens.

— Maintenant, dit-elle d'une voix basse, vibrante de l'électricité qui sature l'air avant l'orage. Viens me montrer si tu peux suivre le rythme.

Le contact qui suivit fut une célébration de leur destruction mutuelle. Contre le métal froid des racks de serveurs, dans la chaleur étouffante de cette ferme de minage, ils se cherchèrent avec une brutalité désespérée. Les mains de Léo marquaient la peau de Sofia de traînées rouges, tandis qu'elle cherchait dans ses baisers l'oubli de la voix de son père.

Il n'y avait plus de tendresse, seulement la pression des corps et le bruit rythmique des ventilateurs qui masquait leurs gémissements de rage. Sofia manipulait chaque tension de l'homme, le forçant à perdre pied, à devenir l'esclave de ses propres pulsions.

Dans cet enfer de silicium et de chair, elle comprit que le pouvoir n'était ni dans l'argent, ni dans le nom. Il résidait dans la capacité à n'avoir aucune pitié, même pour soi-même. Elle laissa Léo la prendre, non comme une soumission, mais comme on

accepte un baptême de feu.

Le patriarche était mort. Son nom allait devenir un synonyme de ruine. Et alors que le plaisir la submergeait, une vague noire et brûlante, Sofia ne voyait que des flammes léchant les côtes de Marseille, purgeant le sang des traîtres sous un ciel de plomb.

Elle était le code qui allait tout réinitialiser.

Le silence revint peu à peu, troublé seulement par leurs respirations saccadées. Léo se dégagea lentement, son regard encore trouble. Il semblait avoir vieilli de dix ans.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-il, la voix brisée.

Sofia se rhabilla avec une précision chirurgicale, lissant sa chemise, effaçant toute trace du chaos sur son visage. Elle ramassa la clé USB et se dirigea vers la sortie.

— On va voir les Moretti, dit-elle sans se retourner. On va leur montrer quel prix on paie pour avoir osé m'acheter.

Léo la suivit, attiré par la force gravitationnelle de sa noirceur. Dans l'ombre du sous-sol, les diodes continuaient de clignoter, témoins indifférents d'une métamorphose que Marseille n'oublierait jamais. La fille du patriarche n'était plus. La reine de la destruction venait de naître.

Chapitre 8

Chasse à l'Homme

L'air extérieur la frappa comme une insulte. Après la fraîcheur stérile de la ferme de minage, l'atmosphère de Marseille s'engouffra dans ses poumons, chargée de gasoil brûlé, de marée basse et de poussière de béton. La nuit n'offrait aucun répit ; elle n'était qu'une chape de plomb moite qui collait la soie de sa chemise à sa colonne vertébrale. Sofia sentait encore le poids de Léo sur elle, une empreinte fantôme qui brûlait sa peau sous le tissu. Ses jambes étaient lourdes, chaque pas sur le goudron défoncé résonnant dans son bassin comme un écho de leur collision brutale.

Léo ne l'attendit pas. Il marchait devant, sa silhouette découpée par le grésillement blafard des lampadaires au sodium. Il y avait dans sa démarche une souplesse féline, cette économie de mouvement propre aux hommes habitués à traquer dans l'ombre. Il ne s'était pas retourné une seule fois. Sofia serra les dents, sa main droite crispée sur la clé USB au fond de sa poche. Le métal était froid, anguleux, une ancre de réalité dans un monde qui tanguait.

— On ne prend pas la voiture ?

Sa voix était plus rauque qu'elle ne l'aurait voulu. Un vestige des cris qu'il avait étouffés contre son épaule.

Léo s'arrêta net. Sans se retourner, il raidit ses épaules, imposant un silence dense, troublé seulement par le bourdonnement lointain du port autonome. Lorsqu'il fit enfin face à elle, son regard était une lame de fond. Ses pupilles, encore dilatées par l'adrénaline, dévoraient l'iris clair.

— Les Moretti ne sont pas dans leurs bureaux, Sofia. Ils sont dans les boyaux de cette ville. Si tu veux les atteindre, arrête de regarder Marseille comme une héritière. Regarde-la comme une proie.

Il réduisit l'espace entre eux jusqu'à ce qu'elle vacille sous sa chaleur. Il leva une main, ses doigts s'arrêtant à quelques millimètres de sa mâchoire. Sofia se figea, le corps en alerte, suspendu à l'imminence d'un choc.

— Tu crois que ce bout de plastique te donne le pouvoir ? murmura-t-il, les yeux ancrés dans les siens. C'est du code, rien d'autre. Le vrai pouvoir, c'est de savoir qui tremble quand tu marches dans la rue. Et ce soir, personne ne tremble pour toi.

Il tourna les talons et s'engouffra dans une venelle étroite, une faille entre deux immeubles lépreux dont les façades semblaient s'effondrer l'une vers l'autre. Sofia hésita une fraction de seconde, le sang battant contre ses tempes, puis s'élança à sa suite.

Le sol était jonché de débris et de verre brisé qui crissait sous ses talons fins. Léo imposait un rythme exténuant dans ce labyrinthe de pierre suintante. L'odeur changea, devenant âcre, saturée d'urine et de ce sel marin qui n'était plus qu'à quelques centaines de mètres.

Soudain, une main de fer la projeta contre un mur de briques écaillées. Le dos de Sofia heurta la pierre froide tandis que le corps de Léo devenait une barrière infranchissable. Il ne serra pas sa gorge, mais verrouilla sa position, son pouce pressé contre l'artère où son cœur tambourinait une panique sourde.

— Tais-toi, souffla-t-il contre son oreille. Écoute.

Elle ferma les yeux. Au-delà de sa propre respiration courte, le monde se précisa : des pas lourds, des voix rauques ricochant sur les murs étroits, le cliquetis d'un briquet.

L'odeur d'une cigarette bon marché.

— L'équipe de reconnaissance de Marco Moretti, chuchota Léo. Ils nettoient le secteur. Ils cherchent la clé, Sofia. Ils te cherchent.

Il se recula d'un pouce. Il y avait une satisfaction cruelle dans son regard à la voir ainsi, acculée. Il ne la protégeait pas ; il l'exposait au danger pour voir si elle finirait par mordre.

Sofia sentit une rage froide monter le long de son œsophage. Ce n'était pas de la peur, mais une répulsion viscérale pour cette vulnérabilité qu'il s'acharnait à mettre à nu. Elle écrasa ses ongles dans le poignet de Léo, cherchant la résistance des tendons, lui infligeant une douleur égale à l'oppression qu'il exerçait.

— Tu joues à quoi ? demanda-t-elle dans un souffle, ses lèvres effleurant les siennes dans un simulacre de baiser au goût de fer.

— Je t'apprends à chasser. Ou à être chassée. À toi de choisir.

Il la lâcha brusquement. Sans un mot de plus, il grimpa un escalier de fer rouillé le long d'un entrepôt désaffecté. Chaque barreau gémissait sous son poids. Sofia regarda la ruelle sombre où les voix se rapprochaient, puis s'élança vers les toits à sa suite, ignorant la morsure du métal oxydé dans ses paumes.

En haut, le vent marin la gifla, emportant la moiteur poisseuse. Le panorama s'ouvrait sur les bassins du port, une forêt de grues squelettiques découpées sur l'horizon noir. Léo était accroupi au bord du parapet. En bas, trois hommes armés venaient d'apparaître sous un projecteur de chantier.

— Celui du milieu, dit Léo sans détourner les yeux. C'est le contact direct de Marco. Il sait où ils se cachent.

— Pourquoi tu ne l'arrêtes pas ? Tu es censé être le bras de la justice, non ?

Léo eut un sourire sans joie.

— La justice est morte avec ton père, Sofia. Il ne reste que l'ordre ou le chaos. Et ce soir, j'ai envie de voir comment tu gères le chaos. Descends. Intercepte-le.

Le monde sembla s'arrêter. Le bruit des vagues, le cri d'un goéland... tout s'effaça derrière le battement sourd dans ses oreilles.

— Tu es fou. Ils vont m'abattre.

— Peut-être. Ou peut-être que tu vas leur montrer pourquoi les Mancini ne s'éteignent jamais dans l'ombre. Utilise ce que tu es.

Il se leva, dominant sa silhouette. Ses mains s'écrasèrent sur les épaules de Sofia, une pression excessive qui la clouait au sol tout en la poussant vers le vide.

— Si tu ne peux pas dominer trois chiens dans une ruelle, tu ne tiendras pas dix minutes à la tête de cet empire. Vas-y. Je te regarde.

L'offense fut plus cuisante qu'une gifle. Il la jetait en pâture pour tester sa noirceur. Sofia se dégagea d'un mouvement brusque, le regardant avec un mépris définitif.

— Ne crois pas que je fais ça pour toi.

Elle ne prit pas l'escalier. Elle repéra une échelle de secours menant à une plateforme surplombant directement la cible. Elle se déplaça avec une discrétion prédatrice, chaque muscle tendu vers un seul objectif : reprendre le contrôle. En bas, l'homme au téléphone hurlait :

— Si la petite Mancini s'échappe avec la clé, c'est vos têtes qui finiront dans le port !

Sofia s'arrêta à mi-hauteur. Elle sortit un petit couteau à cran d'arrêt. Le déclic fut couvert par le passage d'un camion au loin. Une clarté glaciale s'installa dans son esprit, chassant les relents de désir que Léo avait instillés en elle. Elle lâcha prise.

Elle tomba de deux mètres, atterrissant avec une souplesse de fauve. Le bruit de ses pas sur le gravier fit sursauter les trois silhouettes.

— Qui est là ?

Le canon d'un Glock se tourna vers elle. Sofia resta à la limite de la lumière, apparition spectrale dans ce décor de fin du monde.

— Vous me cherchez ?

L'homme au téléphone abaissa son appareil, un sourire carnassier fendait son visage grêlé.

— Sofia Mancini. La chance tourne enfin.

— La chance n'a rien à voir là-dedans.

Elle vit les deux autres s'écarter pour l'encercler. Elle ne les regardait pas. Son attention était fixée sur le chef, sur la sueur qui perlait sur son front. Il avait peur. Même armé, il sentait l'aura de mort qui l'entourait.

Sur le toit, Léo observait, le corps tendu comme un ressort. Une excitation sombre le gagnait, une envie de massacrer ces hommes pour le seul plaisir de voir Sofia couverte de leur sang. Il se détestait pour cette obsession, pour cette façon qu'elle

avait de transformer son besoin de justice en soif de destruction.

En bas, la tension rompit. Un homme fit un pas de trop. Sofia projeta un objet métallique — un simple briquet — aux pieds du tireur. Instinctivement, ses yeux quittèrent son visage. C'était l'ouverture.

Elle ne frappa pas avec son couteau. Elle utilisa le poids de son corps pour percuter le chef, détournant l'arme d'un coup de poignet violent. Un coup de feu déchira la nuit, la balle se perdant dans le béton. Sofia sentit la brûlure de la poudre sur sa joue, l'odeur de soufre saturant ses narines. Elle enfonça ses doigts dans l'œil de l'homme et lui asséna un coup de genou sauvage dans l'aine. Il s'effondra, son arme glissant sur le sol.

Les deux autres restèrent pétrifiés. Une seconde de trop.

— Ne bougez plus, ordonna une voix venue d'en haut.

Léo était là, son revolver braqué sur eux depuis la plateforme. Son autorité était absolue. Les deux hommes levèrent les mains, oscillant entre Léo et Sofia, qui se tenait debout au-dessus du corps gémissant. Elle ramassa son briquet, les yeux fixés sur Léo. Ce qu'elle lut sur son visage n'était pas de l'admiration, mais de la dévotion. Une dévotion toxique, celle d'un homme qui voit son idole saigner et n'en devient que plus fanatique.

— Tu as ce que tu voulais ?

Léo descendit l'échelle avec une lenteur calculée. Il ignora les survivants et se dirigea droit vers elle. Il tendit la main et toucha sa joue, là où le coup de feu avait laissé une trace rouge.

— Tu es magnifique quand tu es couverte de leur peur, murmura-t-il.

La tendresse du geste était une trahison. Sofia sentit son corps trahir sa volonté, son inclinaison naturelle à se pencher vers cette chaleur. Léo le vit. Il voyait sa faille.

— Mais ne crois pas que cela change quoi que ce soit, souffla-t-il à son oreille. Tu es toujours ma cible. Chaque seconde où je te laisse en vie est un péché que je commets contre moi-même.

Il se recula brusquement, brisant le lien électrique. Il se tourna vers les hommes de Moretti.

— Barrez-vous. Dites à Marco que la reine est de retour. Et que s'il veut la clé, il devra passer sur mon corps.

Ils disparurent dans la nuit. Le silence retomba sur le port, chargé du poids des secrets scellés dans le sang. Sofia regarda ses mains ; elles tremblaient. Elle les serra en poings.

— Pourquoi les avoir laissés partir ?

— Parce qu'on n'attrape pas un monstre en tuant ses chiens. On l'attrape en lui montrant qu'on a plus faim que lui.

Il lui tendit le Glock ramassé au sol.

— Garde-la. Tu en auras besoin.

Sofia prit l'arme. Le poids de l'acier était la seule chose réelle. Léo commença à marcher vers la sortie de la ruelle sans l'attendre. Elle resta un instant seule sous le projecteur, touchant sa joue brûlée. La douleur était une ancre.

Elle le suivit, observant son ombre s'étirer sur le bitume. Elle savait que chaque pas la rapprochait de sa chute, que cet homme était le piège qu'elle s'était elle-même tendu. Mais une pensée glacée traversa son esprit : Léo croyait la posséder en la détruisant, sans réaliser que plus il la poussait vers les ténèbres, plus elle devenait la créature qui finirait par le dévorer.

Ils marchèrent longtemps à travers les rues désertes, évitant les grands axes. L'odeur de la mer se fit plus forte, signalant les quartiers sud où l'opulence commençait à grignoter la misère. Léo s'arrêta devant une voiture banalisée. Son regard était redevenu clinique, professionnel, mais le mouvement nerveux de sa mâchoire trahissait sa perte de contrôle. Son désir de la briser était devenu sa seule raison d'être.

Sofia s'installa dans le cuir froid. Le moteur vrombit. Alors que les lumières de Marseille défilaient, floues comme des pixels corrompus, elle tourna la tête vers lui.

— Demain, tout commence, Léo. Tu es sûr de vouloir être là quand les flammes vont monter ?

Il ralentit, les yeux fixés sur la ligne d'horizon où le noir du ciel rejoignait celui de l'eau.

— Je ne serai pas là pour regarder, Sofia. Je serai l'étincelle.

Le silence revint, saturé d'une électricité statique. Elle ferma les yeux, sachant que le prochain réveil se ferait dans un bain de sang. Elle sentit la main de Léo se poser sur la sienne, une pression brève, presque désespérée, avant qu'il ne la retire. Ce contact fugace lui fit plus de mal que toutes ses brutalités. C'était l'aveu d'une défaite qu'aucun d'eux n'oserait nommer.

La chasse ne faisait que commencer. Mais dans ce jeu, il n'y aurait aucun survivant. Seulement des ruines et le goût amer du sel sur les lèvres.

Chapitre 9

Les Corniches de Cassis

La route de la Gineste serpente au-dessus du vide comme une cicatrice mal refermée sur le flanc de la montagne. À ma gauche, le noir absolu de la Méditerranée ; à ma droite, les parois de calcaire blanc qui renvoient la lueur blafarde des phares. Léo conduit avec une précision de métronome, les mains verrouillées sur le cuir du volant, les articulations saillantes, d'une pâleur d'ivoire. Le silence dans l'habitacle est une strate de gaz carbonique qui nous étouffe lentement. L'odeur de la voiture — cuir neuf, tabac froid et cette note d'ozone qui semble le suivre partout — s'insinue dans mes poumons.

Je l'observe sans tourner la tête. Son profil est une lame. Il y a quelque chose de dérangeant dans sa manière de ne jamais ciller, de fixer l'asphalte comme s'il cherchait à y lire une faille dans la matrice du monde. Il n'est pas un homme, il est une fonction. Un protocole de destruction conçu pour m'effacer. Et pourtant, la chaleur qui émane de lui traverse l'espace entre nos sièges, une radiation thermique qui fait picoter ma peau sous mon chemisier de soie.

Nous quittons la route principale pour nous engager sur un chemin privé, une langue de goudron étroite qui plonge vers les falaises de Cassis. Au bout, la villa apparaît. Un parallélépipède de verre et d'acier suspendu au-dessus des vagues. Elle ressemble à un laboratoire de haute sécurité ou à une cage dorée pour prédateur en fin de race. Ici, le luxe n'est pas une question de confort, c'est une question de surveillance. Tout est transparent. C'est l'architecture du panoptique : voir sans être vu, ou être exposé pour mieux terrifier.

Léo coupe le moteur. Le silence qui suit est plus violent qu'une déflagration. On

n'entend plus que le clic-clic du métal qui refroidit et, au loin, le ressac furieux contre les rochers, cent mètres plus bas.

— On est arrivés, dit-il.

Sa voix est un murmure de papier de verre. Il ne bouge pas. Il attend. Il y a dans son immobilité une menace latente, celle d'un ressort tendu à l'extrême. Je descends la première. L'air marin me gifle le visage, chargé de sel et d'une humidité poisseuse qui colle mes cheveux à mes tempes. Je sens son regard dans mon dos, une pression physique entre mes omoplates. Il ne me quitte pas des yeux. Jamais. C'est sa manière de me posséder, d'encercler mon périmètre avant même de poser une main sur moi.

Nous entrons. La villa est froide. L'éclairage automatique se déclenche, une lumière clinique qui aplatit les reliefs et transforme chaque meuble en pièce à conviction. Le sol en béton ciré reflète nos silhouettes comme un miroir sombre. Je me dirige vers la baie vitrée monumentale. En face, l'horizon n'existe plus. Il n'y a que le néant liquide.

— Ton père aimait cet endroit, lance-t-il derrière moi.

Il se tient au centre de la pièce, les bras ballants, étrangement massif dans ce décor minimaliste.

— Il disait que la transparence était le seul luxe honnête dans un monde de menteurs.

— Mon père était un boucher qui se prenait pour un philosophe, je réplique sans me retourner. Et toi, Léo ? Tu te prends pour quoi ? Le chirurgien qui vient cautériser la plaie ?

Je l'entends marcher. Le bruit de ses semelles sur le béton est lent, délibéré. Il s'arrête à quelques centimètres de moi. Je ne bouge pas, mais je sens l'air se déplacer, la température monter. Son ombre recouvre la mienne sur la vitre.

— Je suis celui qui reste quand tout le reste a brûlé, Sofia.

Il pose une main sur le verre, juste à côté de ma tête. Ses doigts sont longs, nerveux. Je vois son reflet superposé au mien. Ses yeux sont deux fentes d'obsidienne. Il n'y a aucune pitié là-dedans, seulement une curiosité malsaine, celle d'un entomologiste observant un insecte dont il s'apprête à arracher les ailes.

— Tu as peur, n'est-ce pas ? murmure-t-il.

Ce n'est pas une question. C'est un constat.

— La peur est une perte de temps. C'est une émotion pour ceux qui ont encore quelque chose à perdre. J'ai déjà tout perdu le soir où ils ont ouvert la gorge de mon père. Ce qu'il me reste, c'est du calcul. Et de la haine.

Je me tourne brusquement vers lui. Nous sommes si proches que je peux voir le réseau de fines veines rouges dans le blanc de ses yeux, le signe d'une tension qui ne retombe jamais. Son visage est une carte de violences tues.

— Tu mens, dit-il d'une voix soudainement rauque. Tu ne calcules rien. Tu es en train de te noyer, et tu cherches une main à broyer pour ne pas couler seule.

Il approche son visage du mien. Son souffle sent le café amer et le métal. Chaque fibre de mon être me hurle de reculer, de reprendre le contrôle, mais mon corps reste ancré au sol, trahi par une fascination morbide pour le danger qu'il représente.

— Pourquoi tu ne m'as pas livrée à Moretti ? je demande, ma voix plus basse, plus brisée que je ne l'aurais voulu. Tu aurais pu en finir. Tu aurais eu ta promotion, ta petite vie de flic intègre.

Un rictus déforme ses lèvres. Ce n'est pas un sourire, c'est une balafre.

— L'intégrité est une drogue pour les faibles, Sofia. Ce que je veux, ce n'est pas l'ordre. Ce n'est pas la justice.

Il se rapproche encore, sa poitrine effleurant la mienne. Je sens les battements de son cœur, un rythme rapide, irrégulier, une batterie de guerre. Sa main quitte la vitre pour venir se loger dans mon cou. Ses doigts serrent juste assez pour que je sente le pouls de ma carotide contre sa paume. C'est une prise de possession, un étranglement qui hésite à devenir une caresse.

— Je suis accro au moment où tout bascule, avoue-t-il. Au moment où le sang rencontre l'acier. Au moment où tu réalises que je suis la seule chose qui te retient de tomber dans l'abîme. Je n'ai pas besoin de te sauver. J'ai besoin de te voir te briser entre mes mains.

C'est là. La fissure. Ce n'est pas de la vulnérabilité, c'est une pathologie. Il ne me poursuit pas pour la loi. Il me poursuit parce que je suis son miroir noir, sa dose de poison quotidien.

Une vague de puissance glacée m'envahit. S'il est accro, alors j'ai le contrôle. S'il a besoin de ma destruction pour se sentir vivant, je peux lui offrir une agonie plus lente.

Je lève les mains et je pose mes paumes sur son torse. Le tissu de son vêtement est fin, laissant deviner la dureté des muscles en dessous. Je ne le repousse pas. Je l'attire à moi. Ses yeux s'écarquillent imperceptiblement. Il n'avait pas prévu que je répondrais à sa menace par une soumission de prédatrice.

— Tu veux me voir me briser ? je souffle contre sa bouche. Regarde bien, Léo. Regarde ce que tu as créé.

Je fais glisser mes mains le long de son torse, descendant vers sa taille, tandis que je plante mes ongles dans son dos. Je sens son corps se raidir, une lutte interne entre son instinct de domination et la surprise de mon assaut. Je ne suis plus la proie qui tremble. Je suis l'architecte de sa propre chute.

Je recule d'un pas, l'entraînant vers le canapé de cuir qui trône au milieu de la pièce vide. Je ne le quitte pas du regard. C'est un duel de volontés. Il est le marteau, je suis l'enclume.

— Tu parles de danger comme si c'était une abstraction, Léo. Mais le danger, c'est ça.

Je saisis le bas de mon chemisier et je le déboutonne lentement, un bouton après l'autre, sans jamais rompre le contact visuel. Le clic-clac des boutons de nacre est le seul son dans la pièce. Sa respiration devient plus lourde, plus sifflante. La froideur clinique de son regard s'évapore, remplacée par une faim dévorante. Il déteste ce qu'il ressent. Il déteste le fait que je puisse hacker son système de défense avec quelques centimètres de peau.

— Arrête, ordonne-t-il.

Mais il ne bouge pas. Ses mains sont toujours le long de son corps, les poings serrés à s'en faire saigner les paumes.

— Pourquoi ? Tu as peur que le monstre en toi ne puisse pas résister ?

Je laisse tomber le vêtement au sol. Je me tiens devant lui, vulnérable en apparence, mais armée d'une certitude nouvelle. Sa fissure est béante maintenant. Son besoin de moi dépasse sa mission, dépasse sa morale.

Je m'approche, je pose un genou sur le cuir froid du canapé, m'élevant pour dominer

sa silhouette. Je saisis son visage entre mes mains. Sa peau est brûlante. Je plonge mes doigts dans ses cheveux, tirant légèrement sa tête en arrière pour exposer sa gorge.

— Tu es un menteur, Léo. Tu ne veux pas me détruire. Tu veux que je te détruise. Tu veux que je sois celle qui t'autorise enfin à ne plus être un héros.

Il lâche un grognement qui ressemble à un sanglot étouffé. Ses mains remontent enfin, saisissant mes hanches avec une force brutale, me broyant presque les os. Il me tire contre lui, m'écrasant contre la dureté de son corps. Sa bouche s'écrase sur la mienne avec une violence désespérée. Ce n'est pas un baiser de romance. C'est une collision. C'est le goût du fer, de la sueur et de la haine pure.

Ses mains parcourent mon corps avec une urgence frénétique, cherchant à reprendre le contrôle par la force brute, à me rappeler qui est le dominant. Il me retourne, me plaquant contre le dossier du canapé, son poids m'écrasant contre le cuir froid. Je sens le métal de sa boucle de ceinture contre mon ventre, le froid de ses mains sur ma peau.

— Tu ne gagnes rien, Sofia, grogne-t-il contre mon oreille alors qu'il mord la peau sensible de mon épaule. Rien du tout.

— Je gagne le droit de te voir ramper, je réplique, le souffle court, mon corps vibrant d'une électricité insupportable.

Pendant un instant, le temps se fige. Nous sommes deux épaves accrochées l'une à l'autre au milieu d'un océan de verre. L'obscurité de la villa semble se resserrer autour de nous. Je sens sa force, sa puissance brute, et je me complais dans cette étreinte qui ressemble à une exécution. C'est l'extase du condamné.

Puis, sans prévenir, il se dégage.

Le froid revient instantanément. Il se lève, rajustant ses vêtements d'un geste sec, mécanique. Son visage est redevenu ce masque de cire, cette façade impénétrable que j'exècre. L'étincelle a disparu. Il me regarde avec un mépris si profond que j'en ai le souffle coupé.

— Tu es pathétique, lance-t-il.

Sa voix est de nouveau clinique, dépourvue de toute émotion.

— Tu penses que le sexe est une monnaie d'échange ? Tu penses que parce que tu as ouvert les jambes, je vais oublier qui tu es ?

Le choc de sa trahison est plus violent que ses morsures. Je me sens soudainement dérisoire, nue sur ce canapé, dans cette pièce trop éclairée.

— Je suis Sofia Mancini, je dis en essayant de raffermir ma voix. Et tu es celui qui vient de prouver qu'il n'est rien d'autre qu'un chien en laisse.

Il s'approche de la porte, s'arrêtant juste avant de sortir. Il ne se retourne pas.

— La laisse est courte, Sofia. Et demain, je serrerai le collier. Dors bien. Moretti sait où tu es. Je ne suis pas ton garde du corps. Je suis ton geôlier.

Il sort, fermant la porte derrière lui avec un clic métallique définitif. Je reste seule dans la lumière crue de la villa. L'odeur de lui flotte encore dans l'air, une promesse de destruction qui refuse de s'effacer. Je regarde mes mains ; elles ne tremblent plus. Elles sont froides comme le verre.

Je me lève et je ramasse mon chemisier. Je sens le sel sur mes lèvres, le goût amer de la défaite mêlé à l'adrénaline de la chasse. Il croit avoir repris le dessus. Il croit que

son éloignement soudain le protège. Mais il oublie une chose : on ne guérit pas d'une addiction en fuyant la dose. On en meurt juste un peu plus lentement.

Je me dirige vers la baie vitrée et je pose mon front contre le verre glacé. En bas, les vagues continuent de frapper les rochers, infatigables. Marseille brûle au loin, une constellation de pixels corrompus dans la nuit. La trêve est terminée. La guerre vient de commencer dans cette chambre de verre. Et je sais, avec une certitude terrifiante, que lorsque le soleil se lèvera sur les corniches, l'un de nous deux ne sera plus qu'un souvenir gravé dans le calcaire.

Je ferme les yeux, savourant la douleur dans mes hanches, la trace de ses doigts sur ma peau. C'est ma seule boussole dans ce vide. La possession n'est pas un acte d'amour. C'est un contrat scellé dans la chair. Et j'ai hâte de voir Léo Valenti signer la dernière page avec son propre sang.

Chapitre 10

Le Grand Effondrement

L'air de la pièce vibre d'une électricité statique qui m'irrite les pores. Léo a feint de partir, mais son sillage demeure : ce mélange de cuir tanné et de tabac froid qui s'agrippe aux rideaux, à ma peau, à mon souffle. Je reste immobile, le corps encore brûlant de l'humiliation qu'il a tenté de graver en moi comme une marque de propriété. Mais il a tort. La douleur n'est pas un frein ; c'est le comburant de ma rage.

Je ramasse la clé USB qu'il a abandonnée sur la table basse, jetée là comme un os à un chien. Le métal est froid, d'une pureté chirurgicale. Tout l'héritage des Mancini tient dans ces quelques grammes de silicium. L'influence ne réside plus dans les murs de cette villa de Cassis, ni dans les cadavres coulés dans le béton du port autonome, mais ici, dans le silence des circuits.

Je gagne le bureau, mes pas s'enfonçant dans le tapis épais. Mes hanches protestent, chaque mouvement ravivant la morsure de sa force, une ancre me ramenant brutalement au réel. J'allume les moniteurs. La lueur bleue inonde l'espace, délavant les teintes chaudes du salon pour imposer une esthétique de morgue. Je branche la clé.

Le ronronnement des ventilateurs monte en régime. C'est le rôle de la cité-monstre qui s'invite chez moi. Dehors, Marseille recrache ses fumées toxiques, ses fermes de minage dévorant l'énergie du littoral, transformant le mistral en un souffle d'ozone artificiel. Mes doigts courent sur le clavier, agiles, presque dissociés de mon esprit. Je ne suis plus Sofia Mancini, la proie des ambitions masculines. Je suis le processeur central.

Le code défile en cascades spectrales. Des vies, des dettes, des cargaisons de mort et des réseaux d'influence politique s'étalent sous mes yeux. C'est l'autopsie de l'empire paternel. Je vois les ramifications, les noms des traîtres qui se croyaient à l'abri derrière l'anonymat du darknet. Chaque ligne est une artère. Et je tiens le scalpel.

Soudain, le flux ralentit. Une anomalie émerge du flux binaire, un script enfoui sous des couches de chiffrement que même Léo n'aurait pu percer. Une signature apparaît. Celle de mon père. Un narcissisme post-mortem qui ne me surprend qu'à moitié. Il n'aurait jamais confié les clés du royaume, pas même à sa propre chair.

Le virus se nomme *Thanatos*.

Une décharge glacée me traverse l'échine. Ce n'est pas un système de protection, c'est une bombe à retardement. Une fois activé — et il l'est, dès l'instant où la clé a été forcée — il commence à dévorer les serveurs Mancini. Un à un, les comptes offshore s'évaporent, les dossiers compromettants s'effacent, les protocoles de communication s'effondrent. Mon père a orchestré son propre anéantissement, et il a décidé d'emmener son univers avec lui.

— Tu regardes ton monde brûler, Sofia.

La voix de Léo me fait sursauter. Il est là, dans l'ombre de l'embrasement, prédateur patient savourant l'instant où la proie réalise l'impasse. Il s'approche, lent et lourd, jusqu'à ce que sa chaleur irradie dans mon dos. Il ne me touche pas encore, mais sa présence est une pression physique qui m'écrase les épaules.

— C'est ça que tu voulais ? murmure-t-il contre mon oreille. Les décombres ? Dans dix minutes, ton nom ne vaudra plus un centime de cryptomonnaie. Tu seras seule dans une carcasse vide, avec une cible entre les omoplates.

Sur l'écran, le rouge gagne du terrain, comme du sang se propageant sur une nappe

blanche. Je pourrais l'interrompre. Il existe une faille, un interrupteur laissé par arrogance, une erreur logique que mon père pensait indécélable. Mes doigts survolent les touches. Mon cœur frappe contre mes côtes, une violence désordonnée.

— Arrête-le, ordonne Léo.

Sa voix a perdu de sa superbe. Je perçois une fissure, une pointe de panique sous le masque du flic intègre. Si le virus termine son œuvre, il perd ses preuves. Il perd son trophée. Il perd son levier sur moi.

Je me tourne lentement. Son visage est à quelques centimètres. Je détaille les pores de sa peau, l'éclat de ses pupilles qui trahit une addiction qu'il s'obstine à nier. Il veut me posséder à travers ma chute, mais il a besoin que je reste une Mancini pour que sa victoire ait un sens. Si je ne suis rien, sa domination est nulle.

— Pourquoi devrais-je l'arrêter ? ma voix est d'un calme qui m'effraie.

— Parce que c'est ton seul rempart ! crache-t-il. Sans ce nom, tu es un cadavre en sursis. Moretti te traquera. Les clans te mettront en pièces.

— Ils se battront pour des cendres, Léo.

Une exaltation viscérale m'envahit. Une libération. Pendant des années, j'ai porté ce sang comme une armure de plomb, une identité forgée par le mépris d'un homme qui ne voyait en moi qu'une déception biologique. Aujourd'hui, le père meurt une seconde fois. Et c'est moi qui tiens la pelle.

Je me retourne vers les moniteurs. Progression : 85 %.

— Sofia, ne fais pas ça.

Léo plaque ses mains sur le bureau, m'encerclant. Son odeur m'assaille, ce mélange de danger et de besoin qui me donne envie de hurler. Il est la loi, il est la morale auto-proclamée, mais il n'est qu'un homme qui a besoin de ma défaite pour se sentir exister.

— Tu veux m'arrêter ? je souffle, les yeux rivés sur les chiffres. Tu veux m'enfermer pour que je sois à toi, bien rangée derrière des barreaux ?

Je saisis sa main, celle qui broie le rebord du bureau, et je la pose sur ma gorge. Sa peau est brûlante. Je sens son pouls cogner sous ses doigts, à moins que ce ne soit le mien.

— Regarde, Léo. Regarde comment on assassine un fantôme.

Le curseur clignote. *CONFIRMER L'EFFACEMENT TOTAL.*

Je frappe la touche Entrée.

Le silence qui suit est absolu, puis un craquement électrique déchire l'air. Dans le jardin, le générateur de secours gémit avant de s'éteindre. Les serveurs dans la pièce voisine s'essoufflent dans un sifflement de métal supplicié. Les écrans virent au noir, ne laissant que le reflet de nos visages, fantomatiques, sur le verre sombre.

L'obscurité nous avale. L'odeur d'ozone est remplacée par celle du plastique brûlé. Marseille, au loin, semble vaciller alors que les nœuds de communication s'effondrent les uns après les autres.

Léo ne bouge pas. Sa main se resserre sur mon cou, mais la menace a disparu. Il ne reste qu'un désespoir tactile.

— Tu as tout détruit, murmure-t-il, la voix brisée.

— Non, je réplique en cherchant ses lèvres dans le noir. J'ai nettoyé le terrain.

Je le mords avec une brutalité qui n'a rien d'un baiser. C'est une agression. Il répond avec la même rage, nous projetant contre le bureau. Les dossiers papier, vestiges dérisoires de l'empire, volent autour de nous comme des feuilles mortes. Le contact du métal froid est une punition que je réclame. Il me plaque, ses mains s'égarant sous ma robe avec une urgence animale.

Ici, au milieu des ruines numériques, la dynamique s'inverse. Il n'est plus le geôlier. Il est le témoin de mon ascension dans le vide. Il a voulu me briser pour me sauver, mais je suis devenue la chute elle-même.

— Tu n'as plus rien, grogne-t-il entre deux assauts dévorants. Tu n'es plus personne.

— Je suis celle qui reste quand tout a brûlé. Je préfère régner sur un charnier que d'être la princesse d'un cimetière.

Il me soulève, l'impact contre le bois me coupe le souffle. La douleur est mon ancre. Dans cette pièce aveugle, le monde extérieur est une abstraction. Les tueurs, les flics, les traîtres... tout cela est accessoire. Il n'y a que cette lutte entre deux corps qui se détestent autant qu'ils s'appellent.

Je sens la fissure en lui. Cette faille morale qu'il a tenté de colmater avec son badge et ses principes. En cet instant, il est plus corrompu que n'importe quel Mancini. Il s'abreuve à la source de mon effondrement.

— Dis-le, souffle-t-il, la voix étranglée. Dis que tu as peur.

Je ris, un son rauque qui se perd dans le fracas de nos peaux.

— J'ai peur pour toi, Léo. Parce que quand tu sortiras d'ici, tu devras expliquer pourquoi tu as laissé l'empire s'évaporer. Tu es mon complice, désormais. Mon ombre.

Il s'immobilise. Je vois la défaite dans l'inclinaison de ses épaules. Il réalise le piège. En restant ici, il est devenu l'architecte du désastre. Sa carrière, son intégrité, tout ce qui lui servait de cuirasse vient de se consumer.

Le plaisir explose dans un dernier acte de guerre. C'est une reddition sans drapeau blanc, un chaos qui nous laisse exsangues, deux épaves sur une plage de débris. Les serveurs sont froids. L'aube pointe sur Cassis, une traînée de sang sur l'horizon liquide.

Léo se dégage avec lenteur, comme s'il portait soudainement le poids de chaque ligne de code effacée. Il ne dit rien. Il ramasse son arme, vérifie le chargeur par réflexe, et gagne la porte. Il ne se retourne pas. Il sait que s'il croise mon regard, il ne sortira jamais vraiment de cette pièce.

— Ils vont venir, Sofia, dit-il, la main sur la poignée.

— Qu'ils viennent. Je les attends sur mes ruines.

Le clic de la porte résonne comme un verdict.

Je reste seule, drapée dans l'obscurité. Je m'approche de la baie vitrée. Le soleil révèle des décombres, mais pour la première fois, l'air est respirable. Le nom Mancini est une légende morte. Je ne possède plus rien, et pourtant, je n'ai jamais eu autant de pouvoir.

J'allume une cigarette. La première bouffée est acide. Je regarde la ville s'éveiller, ignorant que son cœur vient de cesser de battre, que les algorithmes qui la

nourrissaient sont morts. Elle va hurler. Et je serai là pour savourer chaque cri, du haut de mon trône de poussière.

Léo croit m'avoir quittée, mais sa marque est encore là, sur ma peau. Il reviendra. Pas pour la loi, mais pour voir la fin de l'histoire. Et je lui offrirai un épilogue qu'il n'oubliera jamais.

Je ferme les yeux dans le silence de la villa. C'est le silence des tombes, mais c'est le mien. Chaque pixel de mon ancienne vie a été purgé. Je suis Sofia, rien de plus. Et cela suffit pour faire trembler la terre.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Empire des Cicatrices"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)